

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 641.—SAMEDI, 15 AOUT 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. EDMOND DE GONCOURT, DÉCÉDÉ



LE DUC D'ORLÉANS



L'ARCHIDUCHESSÉ MARIE-DOROTHÉE

LES FIANCAILLES DU DUC D'ORLÉANS ET DE L'ARCHIDUCHESSÉ MARIE-DOROTHÉE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 AOUT 1896

SOMMAIRE

TEXTE. — A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat. — Chronique européenne, par Rodolphe Brunet. — Simple réflexion, par Aimée Patrie. — La rivière de Foix, par B. Sulte. — Motu proprio, par Augustins Lellis. — Le vieux magasin du roi à Québec en 1680, par P.-G. R. — Poésie : Chanson du blé, par Brizeux. — La mort d'une jeune fille, par Ed et J. de Goncourt. — L'amour d'un éphémère, par Alphonse Gingras. — Sait-on aimer, par Ribon. — Les restes du marquis de Morès. — Curiosités arithmétiques. — Poésie : La rivière Châteauguay, par A. Beaulieu. — Explication des gravures. Nouvelle : Papa, par M. Sayde. — Passe-temps récréatifs. — Récréations en famille. — La mode. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les Échees. — Feuilleton : En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES. — Portrait de M. Edmond de Goncourt. — Portraits du duc d'Orléans et l'archiduchesse Marie-Dorothée. — L'arrosage des rues en Bulgarie. — Le R.P. Rispal et ses chrétiens périssent au milieu d'un raz de mer, au Japon. — L'incendie des bâtisses de l'Exposition de Montréal : Les ruines du Palais de Crystal et du Palais des Machines. — La mode : Deux toilettes. — Les Merazig rapportent les corps du marquis de Morès et d'Abel-hak.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

Comme c'est le temps des vacances, je voulais faire reposer mes "bâtons rompus", car tout ici-bas a parfois besoin de repos. Je renvoie donc ce repos à plus tard, me trouvant ou plutôt me croyant engagé à devoir répondre à l'auteur de l'article qui a paru dans le journal le *Soir*, à la date du 6 de ce mois, article où il est question de mon idée sur "Une association mutuelle de secours fraternels" entre tous les journalistes.

Et d'abord, merci à Girard pour son bon coup de cœur. Cela vaut mieux que les coups de bec et de plume qui rabaisent certains journalistes et fatiguent le public. En outre, Girard est un garçon qui se fera avantageusement connaître, car il a de l'étoffe, et cela sans être *badrant*.

* *

D'abord, l'"association", telle que je la comprends, doit réunir tous ceux qui travaillent à la mise au jour par intellectuelle d'un journal : rédacteurs, reporters, coupeurs d'articles, etc... c'est ce que je voulais dire *ejusdem farinae*. Ceci dit, je comprends cette association entre tous les journalistes, sans esprit de

parti ni de nationalité, c'est-à-dire aussi bien pour les journaux anglais que les journaux français du pays.

Ces deux points établis, passons à l'organisation en établissant une comparaison entre celle des employés de poste que je citais, et qui doit servir d'exemple.

Commencée d'abord à Toronto, cette société a établi des ramifications dans tout le pays, ce qui lui permet aujourd'hui de taxer chacun de ses membres à raison de *die centins* par mois, pour frais de bureau, correspondance, administration, etc., et à une somme personnelle de *un à deux dollars* par an, pour obtenir la somme de *mille dollars* alloués aux héritiers du membre décédé.

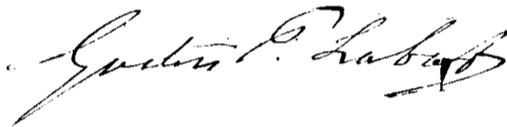
Ce n'est pas plus malin que ça.

Naturellement, on organise un service honorifique d'administration parmi les plus plumitifs d'entre tous les plumitifs et les moins dé... plumés, bien entendu. Or, comme il y a à Montréal autant de journalistes que d'employés des postes, et c'est la même chose un peu partout dans le pays, l'association projetée est donc sûre du succès.

La première chose serait donc d'obtenir de suite l'adhésion des principaux journalistes, ensuite d'obtenir des lettres patentes d'incorporation et, le terrain nous appartenant, on laisserait à François le doux plaisir d'y organiser la maison.

* *

Comme tu le vois, Girard, ce ne sera pas *die centins* de moins dans la poche percée d'un journaliste, ni *die centins* de moins dans le gousset assoiffé d'un reporter, ni *die centins* de moins pour faire repasser les ciseaux du coupeur d'articles, qui seront un obstacle, car cela se résumera, pour beaucoup, à boire, en moins, deux verres de bière, afin que nous puissions un jour être mis convenablement dedans. Amen.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 18 juillet 1896.

Edmond de Goncourt, le grand écrivain qui vient de mourir, a eu l'heureuse idée de fonder une Académie Littéraire, dont les membres recevront \$1,200 par an.

L'Académie devra se composer de dix membres. De Goncourt avait nommé les huit suivants : Alphonse Daudet, Léon Hennique, Rosny aîné, Rosny jeune, Huysmans, Octave Mirbeau, Paul Marguerite et Gustave Geffroy, qui devaient s'adjoindre deux confrères.

Mais il est bien entendu qu'un membre de l'Académie de Goncourt ne peut appartenir à l'Académie française. "Celui des titulaires qui deviendrait membre de l'Académie française serait, de ce fait, considéré comme démissionnaire."

Un prix de mille dollars sera aussi donné, chaque année, à l'auteur du meilleur roman ou du meilleur livre de nouvelles.

Cependant, M. de Goncourt, qui n'aimait pas la poésie, n'a pas voulu de poètes dans son académie, et exclusion en est faite pour les prix à donner.

L'Académie de Goncourt sera donc une rivale de l'Académie française, moins généreuse pour ses membres.

* *

Pour les poètes canadiens, je détache, d'un album, ces lignes exquises de M. Hugues Delorme.

LE BON PÈRE

Jadis, lorsqu'Amphion, le poète-maçon,
— Une lyre à la main en guise de truelle —
Construisit Thèbe, il fit, légendaire leçon,
La route large auprès de la simple ruelle.

Puis, dès qu'il eut, hâtif, donné négligemment
Dans les maisons, de l'air ; de la splendeur aux temples,
On le vit s'attarder au dernier monument,
Triste d'aspect, avec des formes sans exemples,

Qui vers le ciel monta, morne mais colossal.

— " Est-ce, lui demandaient les filles inquiètes,
Quelque prison d'amour ? " — " Non : c'est un hôpital,
Pour abriter plus tard mes fils, les bons Poètes !... "

* *

On parle beaucoup, actuellement, des troubles en Crète.

Les Crétois, dit-on, demandent à l'Angleterre de leur aider à recouvrer leur indépendance.

Il serait beau de voir la puissante Albion prêtant son appui au petit peuple crétois. Car, qu'y a-t-il de plus juste qu'une nation se gouverne à son gré ?

Malheureusement, les puissances européennes prennent pour la Turquie, afin d'être d'accord avec leur politique accaparante et sanglante vis-à-vis des faibles qu'elles oppriment.

Il n'est pas probable que l'Angleterre soit sincère dans ses offres de secours à la Crète.

Les peuples européens, lorsqu'on touche à une seule de leurs provinces, crient et en appellent à la justice du monde, mais ils trouvent tout naturel de s'emparer des îles et des pays défendus par les seuls indigènes.

En tous cas, les patriotes crétois, voulant rompre les chaînes turques, doivent avoir toutes les sympathies des cœurs vaillants de la libre Amérique où, bientôt peut-être, deux peuples amis s'aideront fraternellement à devenir deux grandes Républiques, arborant le drapeau de la liberté sur toute l'Amérique du Nord.



SIMPLE RÉFLEXION

Je me souviens encore du regard furieux qu'elle me lança avant de laisser retomber sur elle la portière de dentelle, tandis que, comme suprême injure, elle me jetait à la face : " Il faut un esprit étroit comme le tien pour raisonner ainsi ". Et moi, pendant que cette furie continuait de déverser sa bave, derrière la cloison mi-hauteur qui, mes amies et moi, nous séparait d'elle je me permis de mesurer d'une pensée en arrière la vaste (?) intelligence logeant modestement sous le toupet poivre et sel de mon interlocutrice, et prenant le plus philosophiquement, comme cela n'arrive parfois, cette explosion de bêtise humaine je ne pus résister aux chatouillements d'un franc rire.

Cependant, rentrée chez moi, une heure plus tard, je me pris à réfléchir sérieusement sur l'inconvenient d'avoir à frôler chaque jour des gens à l'humeur impossible, à l'éducation par trop élémentaire et qui ressemblent à ces fruits vénénéux ayant une apparence vermeille ; de loin, ils vous paraissent succulents, mais approchez-vous et pressez, le poison jaillit. De même aussi certaines personnes dont la nature vulgaire se dissimule sous un mince vernis d'instruction : tant que vous ne les connaissez que superficiellement, vous pouvez les croire d'un commerce acceptable ; mais que les hasards de la vie vous plaquent souvent sur leur chemin, vous êtes bientôt obligé de vous cottonner, pour ainsi dire, afin d'éviter les heurts de leur pédante brusquerie et leur prétentieuse ignorance.

C'est surtout dans les grands mouvements de l'âme que l'on trahit son naturel. Dans un moment de colère, par exemple, telle personne bien élevée, aux sentiments délicats, ne vous répondra jamais par une expression grossière ou, mieux, une calomnie, à seule fin de vous discréditer dans l'estime de ceux qui vous entourent ; cela est la monnaie commune des mal élevés qui, dans leur emportement, semblent fouiller dans leur intérieur pour vous jeter au visage leurs propres méfaits et leurs plus intimes défauts.

Écoutez pérorer pendant cinq minutes—si vous le pouvez sans avoir des hauts le cœur—cette chipie invectivant une victime innocente et, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vous vous apercevrez, à court

délai, qu'elle n'a fait, dans l'énerverment de sa rage, que mettre à nu sa propre conscience.

Certains méchants cœurs jaloux et chagrins ne vous prodiguent leurs bonnes grâces que tant que leur aveugle vanité les fait se croire vos supérieurs ; si un jour vous trahissez quelque mérite, si l'on vous prodigue un encouragement qu'ils ne sauraient espérer, c'en est fait de vous, vous devenez leur cauchemar : gare maintenant au roquet hydrophobe qui guette vos talons ; chacun de vos pas sera sujet à commentaires, vos meilleures actions seront peintes de noir et le jour où l'adversité vous caressera de son aile sombre sera pour ces Judas un jour de joie délirante. Peut-être, alors, pousseront-ils l'audace jusqu'à se mêler à la foule de vos amis, feignant de vous apporter ostensiblement le témoignage de leur sympathie hypocrite, mais en réalité pour délecter leurs yeux du spectacle de votre désespoir.

Les âmes d'élite seules savent applaudir sans jalousie aux triomphes d'autrui ; les natures viles, au contraire, souffrent de ses succès et, si, quelque jour, elles sont contraintes de s'incliner devant une rivale triomphante, elle ne manqueront pas, en se redressant, d'insinuer quelque vilénie.

Aimée Patrie

LA RIVIÈRE DE FOIX

Le 7 octobre 1535, Cartier, revenant de Montréal, passa par "le travers d'une rivière qui vient devers le nord sortant au fleuve, à l'entrée de laquelle il y a quatre petites îles pleines d'arbres ; nous nommâmes icelle rivière la rivière de Fouez. Et, parce que l'une d'icelles îles s'avance au dit fleuve et la voit-on de loin, fit le capitaine planter une belle grande croix sur la pointe d'icelle et commanda apprêter les barques pour aller avec marée, dedans icelle, pour voir la nature d'icelle, ce qui fut fait, et nagèrent celui jour amont la dite rivière. Et parce qu'elle fut trouvée de nulle expérience ni profonde, retournèrent et appareillâmes pour aller aval," c'est-à-dire à Québec.

Commentons un peu ces lignes qui, tout en étant assez claires, demandent néanmoins des explications sur le détail.

Cartier écrit *Fouez* selon l'orthographe qu'il s'est plu à imaginer, ou qui était peut-être conforme à la prononciation des gens de sa province. Les écrits d'autres sont bourrés de ces épellations fantaisistes. Marc Lescarbot, qui vivait trois quarts de siècle après Cartier, pense que celui-ci voulait dire *Foix*, nom d'une branche de la première noblesse de France ; cette opinion est généralement adoptée. La famille de Foix était entrée par les femmes dans celle de Bretagne. Le cardinal Pierre de Foix, mort en 1490, avait été évêque de Vannes, en Bretagne. A l'époque du voyage de Cartier, le gouverneur de cette province devait avoir épousé une de *Foix*, si je ne me trompe.

Le découvreur note que, dans l'embouchure de la rivière, il y a quatre îles, évidemment il ne compte pas les deux plus petites. Soixante-huit ans plus tard, Champlain dit qu'il y en a six ; il a raison.

Les navigateurs chrétiens prenaient possession des terres neuves en y plantant une croix, à laquelle, le plus souvent, ils suspendaient l'écusson du prince dont ils relevaient.

Il est difficile de localiser l'endroit où la croix de la rivière de Fouez fut placée. Ce ne peut-être que sur la pointe sud de l'une des deux îles qui forment trois rivières. Ces pointes ne sont plus les mêmes, tant le fleuve les a rognées, déformées et aplaties, et, tout récemment, les hommes les ont entourées de quais, brise-lames et jetées, qui les modifient encore une fois d'une manière sensible.

La marée se fait sentir jusqu'au milieu du lac Saint-Pierre, autrement dit elle expire là, et un peu au-dessus des îles qui sont à l'entrée du Saint-Maurice. Devant la ville de Trois-Rivières elle atteint

parfois quinze à dix-huit pouces. On croira difficilement que Cartier ait pu en tirer parti.

La tentative qu'il fit pour pénétrer dans la rivière ne le mena pas plus loin que le rapide dit des Forges, un peu au-dessus des îles, là même où s'arrête la marée et aussi le petit-poisson pour y déposer son fraie. Champlain fit une semblable expérience par la suite.

Cartier, Roberval, Jean Fonteneau, (Jean-Alphonse dit le Saintongeais), l'abbé Pierre Desceliers, André Thévet, Marc Lescarbot, de 1535 à 1609, écrivent "rivière de Fouez". La carte de Desceliers, 1544, porte ce nom ; celle de Lescarbot, 1609, également.

Le premier qui s'est servi de l'expression "trois-rivières" ne saurait être un homme de la famille Noël ou aucun des parents de Cartier qui remontaient le fleuve, par privilège spécial, entre les années 1555 et 1586, car ils se seraient bien gardés de changer les noms imposés par le découvreur, leur oncle et cousin.

Lorsque, vers 1597, on s'occupa sérieusement de la traite du grand fleuve, Pierre de Chauvin, sieur de Tontuit, vint de sa personne, visiter le pays. En même temps arriva un autre entrepreneur de traite, François Gravé, écuyer, sieur du Pont, généralement connu sous le nom de Pont-gravé. Ils formèrent une société, mais ils opinèrent différemment sur le choix d'un poste fixe pour le commerce, observe le Dr N.-E. Dionne, dans son ouvrage sur Champlain. "Pont-gravé aurait préféré se fortifier aux Trois-Rivières ; pour Chauvin, Tadoussac était le bout du monde."

Pont-gravé étant donc lieutenant du capitaine Pierre Chauvin, de Honfleur, s'embarqua avec ce dernier, en 1599, pour faire la traite des pelleteries du Canada et il aurait désiré qu'on établit le poste principal à Trois-Rivières, parce qu'il connaissait le lieu pour l'avoir visité, mais Chauvin ne voulut pas dépasser Tadoussac, d'après la remarque qu'en fait Champlain.

Il était question, pour la première fois, d'un projet d'établissement sur les rives du grand fleuve. Roberval, en 1540-44, avait tenté de l'exécuter et manqua l'entreprise ; la famille Cartier n'entra jamais dans cette conception, aussi est-ce à partir de 1599, au lendemain de la pacification du royaume, que le commerce songea à prendre pied sur ces plages lointaines et que naquit l'idée d'une colonie canadienne, idée informelle, par exemple, néanmoins le noyau d'une œuvre durable.

Chauvin étant décédé (1600), le sieur Pont-gravé continua à vouloir "ouvrir le Canada," selon le terme usité de nos jours. Henri IV, sollicité de prêter le concours royal aux "aventuriers," désigna un inspecteur chargé pour lui soumettre un rapport à cet effet, après avoir vu le pays. Pont-gravé retourna donc sur le Saint-Laurent, accompagné de Samuel Champlain 1603. Ce dernier, dans la narration de son voyage parle d'avance du choix plausible de "Trois-Rivières" comme site de la future traite, de même que nous parlons d'une localité quelconque, la nommant par son nom sans l'avoir jamais vue.

Les deux explorateurs se trouvant ensuite vis-à-vis les îles qui forment les trois rivières, on voit Champlain épouser le dessein de Pont-gravé, qui consistait à ériger un fort ou comptoir de traite sur l'une des îles, la plus avancée au fleuve. Ce plan ne fut jamais exécuté.

De Monts, venu avec eux, n'a laissé aucun écrit sur ce voyage. L'année suivante, il alla commencer un poste, en Acadie, détournant l'attention du roi vers cette autre région, au détriment du Canada.

Je ne découvre pas du tout, dans le texte de Champlain, qu'il ait tiré de sa tête le nom de la rivière des Trois-Rivières et je ne m'explique pas comment Lescarbot affirme catégoriquement que "la rivière de Foix a été nommée par Champlain Les Trois-Rivières."

Champlain et Lescarbot ont vécu ensemble en Acadie, avec Pont-gravé. Lescarbot n'a jamais vu le Saint-Laurent ; il tient de ses compagnons de Port Royal ce qu'il nous en raconte. Malgré son assertion, je pense que Pont-gravé est l'auteur du terme "trois rivières."

En 1609, Lescarbot, dressant une carte du fleuve pose une croix (signe ordinaire d'habitation) à l'en-

droit où est la ville actuelle, et non pas sur les îles. Il a dû être inspiré par Champlain, Pont-gravé, de Monts qui lui auraient indiqué le terrain habituel des Sauvages.

Ceux qui nous montrent, en 1617-18, le frère Pacifique Duplessis enseignant le catéchisme aux Algonquins sur les îles du Saint-Maurice, ne peuvent s'appuyer sur aucun texte sérieux quant à l'endroit de la mission. Celle-ci ne devait pas être ailleurs que dans le voisinage immédiat de la ville, sinon dans l'espace de la ville même. Ce fait ressort de l'examen des textes de l'époque, lesquels sont assez nombreux pour nous permettre de repousser tous les efforts de l'imagination, les légendes, les prétendues traditions, ce bagage que l'on trouve au travers des études sérieuses.

Benjamin Sulte

"MOTU PROPRIO"

A ma sœur, Eva Lalonde.

Comme un arc d'or dans le ciel bleu étoilé de juillet, la lune jetait ses doux et pâles rayons sur la nature exubérante, les foins odorants, les blés murissants. La brise fraîchissante apportait les parfums du parterre, le Saint-Laurent babillait comme un petit ruisseau. Le chant des rossignols, des mésanges, des alouettes, des merles, en concert dans le bocage environnant, égayaient cette solitaire et vieille demeure lézardée qui a subi des ans d'irréparable outrage et s'est revêtue d'un cachet de gravité sombre...

Sur la vérande, seule, une jeune fille se laisse aller à la rêverie que bercent ces sublimes beautés. Son grand œil brun se noie dans le profond de l'azur ; ses oreilles s'enivrent des suaves cantates...

Tout-à-coup, sur la voie déserte, se fait entendre le cliquetis d'un bicycle étincelant, monté par un cavalier vêtu de blanc, d'une taille élancée, beau comme Vialis. Est-ce une lente vision de l'Olympe ?... Le cœur de la jeune fille bat, et, comme une gazelle, elle disparaît.

Dans sa chambre, à sa fenêtre, je la revois souriante encore, charmée du généreux regard de cet inconnu qui revient périodiquement distraire sa monotone existence, illuminer sa solitude d'un rayon de bonheur. Tout ce qu'il y a de grand, de beau, de noble, de bon ; tout ce qu'elle aime, désire, cherche, semble s'être personnifié, et longtemps elle poursuit un doux rêve...

"Illusion ! illusion ! qu'un vent automnal dissipera encore, lui crie la Raison."

Son âme, entendant et comprenant, croit avec sagesse, préfère prévenir ses blessures que d'en souffrir, et se rend *Motu proprio*.

Augustin Lellis.

LE VIEUX MAGASIN DU ROI A QUÉBEC. EN 1680

Le vieux magasin du roi, dont parle M. Régis Roy (*MONDE ILLUSTRÉ*, 25 juillet), était situé à peu près où s'élève aujourd'hui l'église de Notre-Dame des Victoires, à la Basse-Ville de Québec.

Ce magasin du roi avait été construit par la Compagnie des Cent Associés.

Il fut incendié en 1682, en même temps que presque toute la Basse-Ville de Québec.

Les amants de l'histoire du vieux Québec seront reconnaissants, à M. Régis Roy, d'avoir mis sous leurs yeux le dessin du "Vieux magasin du Roy" de 1680.

P.-G. R.

CHANSON DU BLÉ

*Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
Elevés sur vos fronts et frappez les faucilles !
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.*

*C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
Dans ses flancs maternels la terre le protège ;
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.*

*Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.*

*Si la tige au printemps languit, frêle, épuisée,
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
Et des souffles légers comme les papillons
La bercent mollement dans le creux des sillons.*

*Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
Dit : — "Séchez le froment, ô mon astre vermeil !"*

*Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure :
Dieu même a consacré le céleste présent :
— "Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang."*

A. BRIZEUX.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Avec Edmond de Goncourt, dont nous publions aujourd'hui le portrait, disparaît une des grandes figures littéraires du siècle. On ne peut guère séparer ses travaux personnels de ce qu'il écrivit en collaboration avec son frère, Jules de Goncourt. La charmante page qui suit est puisée dans l'œuvre générale des deux frères.

Denoisel entra dans la chambre imprégnée de cette vague odeur des jeunes malades qui met dans une pièce comme une senteur de bouquet fané et de fleurs mourantes.

— C'est gentil, d'être venu, s'écria Renée... Tenez, j'ai mis pour vous ce fichu-là... Vous m'aimiez avec...

Denoisel se pencha sur ses mains et les embrassa.

— C'est Denoïsel, dit dans le fond de la chambre M. Mauperin à sa femme.

Mme Mauperin ne parut pas entendre ; puis, au bout d'un instant, elle se leva, alla à Denoïsel, lui serra la main et retourna dans le coin d'ombre où elle se tenait.

— Eh bien ! comment me trouvez-vous ? reprit Renée ; n'est-ce pas que je ne suis pas si changée ?

Et, sans lui laisser le temps de parler :

— C'est que j'ai un vilain papa qui me trouve toujours mauvaise mine... et qui est entêté !... J'ai beau lui dire que je vais mieux : il me soutient que non... Quand je serai guérie, vous verrez qu'il voudra toujours me croire malade !...

Et voyant Denoïsel regarder son bras près du poignet que découvrait un bouton de manchette défait :

— Oh ! fit-elle en le reboutonnant bien vite, j'ai un peu maigri... mais ce n'est rien... je me remplumerai. Mais dis donc, père, cette pauvre maman qui n'a pas quitté la chambre depuis deux jours... Maintenant que j'ai un garde-malade, si tu lui faisais prendre un peu l'air ?

— Ah ! ma bonne Renée, lui dit Denoïsel quand ils furent seuls, vous ne savez pas comme cela me fait plaisir de vous voir comme cela, de vous retrouver avec cette gaieté !... Oh ! c'est bon signe !... Cela va aller mieux... c'est moi qui vous le dis !... et avec les soins de ce bon papa, de cette pauvre maman, et de votre vieille bête de Denoïsel qui se met en pension ici avec votre permission...

— Vous aussi, mon pauvre ami ?... Mais regardez-moi donc !

Elle lui tendit les deux mains pour qu'il l'aidât à se retourner un peu sur le côté, de manière à lui faire face et à avoir la figure au jour :

— Me voyez-vous bien à présent ?

Le sourire avait glissé de ses yeux, de sa bouche ; la vie était subitement tombée de ses traits comme un masque.

— Eh bien ! oui, dit-elle en baissant la voix, c'est fini, et je n'en ai plus pour longtemps !... Oh ! je voudrais que ce fût demain !... Je n'en peux plus, voyez-vous... de faire ce que je fais... je n'en peux plus de les remonter tous ici... je n'ai plus de forces, je suis à bout... et j'ai hâte d'en finir... Il ne me voit pas, n'est-ce pas ? Je ne veux pas le tuer d'avance, voyez-vous ! Quand il me voit rire... il a beau me savoir condamnée, il ne sait plus, il ne voit plus, il ne se rappelle plus ! Eh bien ! il faut que je rie... Ah ! ceux qui s'en vont comme ils veulent... finir en étant tranquille... mourir à son aise, dans un coin, la tête contre le mur... mais c'est doux, ça ! mais ce n'est rien de s'en aller comme ça !... Enfin le plus fort est fait ! Et puis, vous voilà... vous me donnerez du courage... Si je faiblis, vous serez là pour me soutenir... Et, quand... quand je m'en irai... je compte sur vous... Vous resterez auprès de moi les premiers mois... Ah ! ne pleurez pas, dit-elle, vous me feriez pleurer aussi !

Elle ferma les yeux, sa bouche eut, pendant une seconde, le murmure d'une prière ; puis, avec une expression de bonheur qui surprit Denoïsel, elle lui dit :

— Ah ! que je suis heureuse de vous voir, mon ami !... A nous deux nous aurons du courage, vous verrez... Et nous les attraperons bien, les pauvres gens !

* *

Il faisait d'étouffantes chaleurs. Le soir on laissait les fenêtres de la chambre de Renée ouvertes, et l'on n'allumait pas de lampe, pour ne pas attirer les papillons qui lui donnaient de grandes peurs. On causait puis à mesure que le jour s'éteignait, les paroles tombaient avec les pensées dans le recueillement des heures sans lumière et des rêveries voilées.

Tous les quatre ne se disaient bientôt plus rien ; ils restaient muets, respiraient le ciel, s'abandonnaient au soir. M. Mauperin tenait seulement la main de sa fille, et de temps en temps la pressait. L'obscurité venait. Toute la pièce s'assombrissait.

Couchée sur une chaise longue, Renée disparaissait dans la vague blancheur de son peignoir. Il arrivait un instant où l'on ne distinguait plus rien, et où la chambre se mêlait au ciel. Renée alors se mettait à parler d'une voix basse et pénétrante. Elle avait de douces et hautes paroles, des paroles tendres, émues et graves, qui tantôt ressemblaient au chant d'une belle conscience, et tantôt retombaient autour d'elle ainsi que des consolations d'ange. Ses pensées s'élevaient, en pardonnant à toutes choses ; par moments, ce qu'elle disait arrivait à l'oreille de plus loin que la terre, de plus haut que la vie, et peu à peu une sorte de terreur sacrée, faite des solennités de l'ombre et du silence, de la nuit et de la mort, descendait dans la chambre où M. Mauperin et Denoïsel écoutaient tout ce qui s'envolait déjà de la mourante dans cette voix !

* *

... La chambre rayonnait. Midi l'emplissait de chaleur et de clarté. Auprès du lit, sur une petite table arrangée en autel et couverte d'un linge, deux bougies brûlaient, dont les flammes palpaient dans le jour d'or. Un silence de prière, coupé de sanglots, laissait entendre derrière la porte le pas lourd d'un prêtre de campagne s'éloignant. Puis, tout se tut, et les larmes s'arrêtèrent tout à coup autour de la mourante, suspendues par un miracle de l'agonie.

En quelques minutes, la maladie, les signes et l'anxiété de la souffrance s'étaient effacées sur la figure amaigrie de Renée. Une beauté d'extase et de suprême délivrance, devant laquelle son père, sa mère, son ami étaient tombés à genoux. La douceur, la paix d'un ravissement était descendue sur elle. Un rêve semblait mollement renverser sa tête sur les oreillers. Ses yeux grands ouverts, tournés en haut, paraissaient s'emplir d'infini ; son regard, peu à peu, prenait la fixité des choses éternelles.

De tous ses traits se levait comme une aspiration

bienheureuse. Un reste de vie, un dernier souffle tremblait au bord de sa bouche endormie, entr'ouverte et souriante. Son teint était devenu blanc. Une pâleur argentée donnait à son front une mate splendeur. On eût dit qu'elle touchait déjà de la tête un autre jour que le nôtre : la Mort s'approchait d'elle comme une lumière.

C'était la transfiguration de ces maladies de cœur qui ensevelissent les mourantes dans la beauté de leur âme, et emportent au ciel le visage des jeunes mortes !

ED. ET J. DE GONCOURT.

L'AMOUR D'UN ÉPHEMÈRE

Le jour allait bientôt finir. Le soleil jetait son dernier reflet ; derrière les monts, il allait s'abaisser. Et là, caché dans l'herbe, sous une feuille tombée du grand chêne, toute jaunée, toute brûlée par le soleil, un pauvre petit éphémère se sentait mourir.

Il voyait son faible souffle s'exhaler lentement de son frêle corps ; il voyait venir à lui la mort dans le dernier rayon du soleil qui disparaissait derrière les monts.

Sa paupière était presque close ; son œil ne verrait plus la lumière, le ciel d'azur, le gazon qui l'avait porté un jour !

Oh ! pourquoi, pourquoi naître le matin et mourir le soir !... Pourquoi voir la nature et s'exiler d'elle ensuite pour toujours !...

Cependant, dans un suprême effort, sa paupière demi-close, s'entr'ouvrit comme s'il eût voulu contempler, une fois de plus, la beauté de la nature, la dernière lueur du jour couchant, et il trouva la force de dire :

— Pas encore, je ne veux pas mourir. Je ne suis qu'à mon réveil, je n'ai pas bu à la coupe de l'amour, je n'ai reçu aucune caresse, pas un baiser n'est venu effleurer mes lèvres... Je ne veux pas mourir avant d'avoir, sur cette fleur gentille, sur cette fleur odoriférante, déposé mon aile... Je veux contempler sa corolle rose... Je veux lui avouer mon amour, lui dire que je l'aime et que je l'aimerai toujours... Non, non, je veux vivre pour celle que j'adore... Quoique la vie soit cruelle, quoique le monde soit ingrat, je veux vivre d'amour, je veux rester auprès de toi, rose ma mie, rose immortelle...

Et dans les replis de son cœur il s'y cacha pour y vivre, pour y vivre d'amour.

La rose lui parla avec tendresse, essayant de prolonger le dernier souffle de l'être fébrile qui, dans son sein pur, dans sa corolle vierge, était venu mourir.

— Tu resteras, lui dit-elle, et tu vivras. On vit longtemps quand deux cœurs s'aiment et se comprennent. L'amour, hélas !... est comme toi, pauvre petit d'un jour... Qui me donnera un gage de ta fidélité, un serment de ton amour ? Tu t'enivreras de ma saveur et, quand je t'aurai donné mon cœur, tu disparaîtras peut-être... tu t'enfuiras loin, bien loin de moi qui t'aurai donné mon cœur...

— Tu oses douter de moi, rose ma mie, rose des bois ?... Tu me crois bien ingrat... Non, je ne t'abandonnerai pas et, comme gage de mon amour, je te donne un baiser sur ton calice entr'ouvert.

— Oui, j'ai confiance en toi maintenant, mais hélas ! voici le soir, voici le crépuscule il va falloir nous séparer... ton éloignement sera ma souffrance.

— Non, non, reprit l'éphémère, je ne mourrai pas ; je resterai enseveli dans ton sein, ta corolle sera mon tombeau... Je mourrai, mais je vivrai pour toi toujours.

— Oui, tu vivras, c'est vrai... je t'aurai près de moi... mais tu ne seras qu'un cadavre... la plaie de mon cœur ne pourra se cicatriser. Bientôt, après toi, là-bas, dans l'éternité, dans la sombre nuit, je te rejoindrai... je le sens ; mes pétales s'étioleront à ton souvenir.

L'éphémère voulut répondre, mais sa voix n'était plus qu'un souffle, son âme seule vivait, son cœur avait cessé de battre.

Il était mort d'amour dans la corolle d'une rose,

comme l'Angelus sonnait lentement, arrivant par notes déchirées aux deux amoureux des bois, comme le dernier rayon du soleil disparaissait derrière les monts.

Il était mort !... Sa vie s'en était allée dans un seul mais long soupir, lequel fit comprendre, à la rose implorée, que ce soupir, ce seul souffle jurait une parole d'immortelle espérance : Dans la mort je ne t'oublierai pas...

Alphonse Gougeon

SAIT-ON AIMER ?

Je croyais pourtant en avoir dit suffisamment sur ce point, mais je m'aperçois que je n'ai pas encore été compris ; c'est pourquoi je me permets à regret—de venir molester les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en parlant de nouveau d'un sujet qui doit devenir monotone pour eux.

Après la courtoise réplique de ma gentille correspondante, Karoli, dont je respecte les opinions sans cependant les partager, une nouvelle correspondante, Emeri, commente mon premier article sur ce sujet, mais en interprétant mal mes idées. Amie Emeri, ce que vous dites dans votre article intitulé : "Un plaidoyer," me paraît juste. Comme vous, je reconnais que l'amour existe encore, puisqu'on rencontre parfois—rarement cependant—un doux et vrai bonheur. Je n'ai jamais songé à nier cette vérité ; mais ce que je nie fortement, "c'est que l'amour de nos jours, en général, joue le principal rôle dans les mariages." Telle est, en résumée, la doctrine que j'ai émise dans mon premier article.

Il m'en coûte beaucoup, croyez-le, d'avoir à blesser vos illusions, mais dussé-je encourir votre blâme, je dois dire la vérité, et avouer que la simple observation de chaque jour nous prouve bien que mon assertion est vraie. Je ne suis pas, comme vous semblez l'insinuer, aimable correspondante, un misanthrope dans toute l'acception du mot, ô non, je reconnais encore du bon et du beau dans le cœur de l'homme, mais je déplore le triste rôle auquel l'amour est asservi en général.

Ah ! je sais qu'il y a encore de nobles cœurs qui ressentent les douces émotions, de nobles sentiments ; je sais qu'il y a encore de saintes victimes du dieu Amour, qui se sert souvent de l'inconstance comme bourreau des cœurs. Mais, hélas ! ils composent la minorité. Vous, amie Emeri, vous qui voyez tout en rose autour de vous, étendez plus loin vos regards, et, à l'aide d'une longue et attentive observation, vous vous rendrez compte que je n'ai pas tort. N'étudiez pas cette question au point de vue de votre propre cœur, car les nobles cœurs ne peuvent croire aux bassesses, mais servez-vous de la droite raison et, à la lueur de son flambeau, examinez, examinez sans cesse, et vos illusions sur ce sujet seront vite évanouies.

Je vous remercie très sincèrement de vos consolations, et tout en admettant votre bonne intention, je dois vous avouer que je ne vois pas bien ce qu'elles auraient à faire ici. Si mes idées vous paraissent sombres, croyez bien qu'elles sont inspirées par l'évidence de la vérité de ce que j'avance. Quand à ce qui m'est personnel, mes idées sont loin d'être sombres, mais je traite ce sujet à un point de vue général et non à un... particulier.

Ainsi donc, sans rancune, amie Eméri. Et examinez attentivement, afin de vous convaincre que ma cause n'est pas si mauvaise que vous semblez croire.

Que dirai-je maintenant à ma charmante amie, Violette, qui me fait l'honneur de m'appuyer dans cette discussion ? C'est qu'elle fait preuve de courage, cette bonne amie, en venant embrasser une cause, répudiée et attaquée par tant d'autres... Aussi cet exemple me rend plus fort, parce que je me sens appuyé par une correspondante d'un grand talent, et qui a donné déjà maintes preuves d'un profond jugement. Permettez-moi donc, charmante correspon-

dante, de vous présenter de nouveau mes plus sincères remerciements et de plus sages, persuadé que j'interprète très bien votre pensée—du moins j'espère ne pas me tromper,—sans supposer bien des choses...

Vous me faites réellement trop d'honneur, et surtout vous me flattez étrangement, aimable Violette, en semblant attacher beaucoup de poids à ma correspondance. Soyez sûre que je suis plus sincère, et surtout plus juste en vous attribuant toutes les bonnes choses que vous me prodiguez avec tant de libéralité.

En effet, je tiens beaucoup à votre correspondance, d'abord parce que votre talent procure toujours de doux moments de satisfaction à ceux qui vous lisent, puis, parce que, actuellement surtout, il m'est doux de trouver auprès d'une amie, une approbation et un encouragement.

Ribou

RESTES DU MARQUIS DE MORÈS

(Voir gravures)

Les autorités militaires de la frontière de Tunisie à Kébili ont envoyé quatre cavaliers Merazig indigènes, sous les ordres de Saïd-Ben Masseem. Quand ils sont arrivés à Sinaoum, ils ont appris par un mendiant à leur service que les habitants voulaient aller chercher le corps, l'enlever afin de réclamer une rançon fantastique et qu'ils se préparaient à partir, montés sur des meharis, pour couper la route. Les quatre cavaliers repartent à l'instant pour les précéder sur le lieu du massacre, à El-Ouatia, relèvent les corps de Morès et d'Abdelhak et laissent les deux autres cadavres ; malgré la putréfaction avancée, ils les enveloppent dans des peaux et des nattes, en des sacs appelés tebis, les chargent sur leurs chameaux, ainsi que les objets laissés : chapeaux, morceaux de papier, et, après moins d'une heure, filent en évitant les points où il y a de l'eau et où ils sont guettés ; ils parcourent en quatre jours, sans le moindre arrêt, jour et nuit, 400 kilomètres et, dans une marche admirable, arrivent après avoir évité toutes les embuscades ; ils rentrent à Kébili. Ils avaient été quinze jours absents.

A Gabès, les corps furent reconnus aux dents aurifiées du marquis, et on les mit en bière de plomb devant M. de Puisaye, son ami, revenu de Paris. Un service a eu lieu à l'église paroissiale toute comble, un autre à Tunis, présidé par l'archevêque.

Le mendiant qui causa avec les habitants, à Sinaoum, a recueilli les détails suivants :

La caravane Morès ayant levé le camp d'El-Ouatia où elle était depuis la veille, M. de Morès avait convenu avec ses nouveaux convoyeurs touareg et chamabas que l'on se dirigerait sur Sinaoum, situé à 30 kilomètres d'El-Ouatia. Vers dix heures du matin, la caravane se mit en marche, guidée par les Touaregs.

M. de Morès, resté en arrière pour surveiller ce qui se passait, s'aperçut que la caravane était entraînée vers le sud et non du côté de Sinaoum. Il se mit à protester et, faisant courir son mehari, il prit la tête de la colonne pour lui faire changer de direction.

A ce moment, les trois Touaregs se mirent à sa poursuite et à coups de sabre et de lance le blessèrent grièvement. Il n'avait point sa carabine. Son revolver chargé lui permit de tuer un de ses adversaires et d'en blesser un second. L'autre prit la fuite ; mais M. de Morès, sérieusement blessé, voulut descendre de son chameau.

Ce dernier, ne voulant ni se coucher ni s'arrêter, M. de Morès lui tira un coup de revolver dans la tête. L'animal tomba. M. de Morès, ayant trois blessures, une à la jambe, une au flanc, une au poignet, put, malgré cela, étant à pied, tenir tête, pendant plus de deux heures, à une trentaine d'assaillants.

Malheureusement, seul contre tous, il devait succomber. Un chamaba put arriver par derrière et lui logea une balle dans le bas du crâne qui vint ressortir par la gorge. Ce fut le coup de grâce, M. de Morès était mort.

CURIOSITÉS ARITHMÉTIQUES

MOYEN DE DEVINER UN NOMBRE PENSÉ

Un nombre ayant été pensé, faites-le tripler, puis faites-y ajouter 1 ; faites ensuite multiplier le tout par 3, puis ajouter au produit le nombre pensé. Cette série d'opérations produira une somme qui, lorsque vous en aurez soustrait 3, vous donnera un nombre décuple de celui qui a été pensé ; il suffit donc de le diviser par 10, c'est-à-dire d'enlever le dernier chiffre de droite, pour avoir cette somme.

Exemple.—Supposons que le nombre pensé soit 10 ; triplé, il vous donnera 30 ; puis, en ajoutant 1, nous aurons 31 ; si nous multiplions ce nombre par 3, nous obtiendrons 93, auquel nous ajouterons 10, nombre primitivement pensé, ce qui nous donnera 103. Maintenant, ôtons 3 de 103, il nous reste 100, nombre décuple du nombre pensé, qui est 10.



LES MERAZIG RAPPORTENT LES CORPS DU MARQUIS DE MORÈS ET D'ABD-EL-HAK

LA RIVIÈRE CHATEAUGUAY

A mon frère Sylrani.

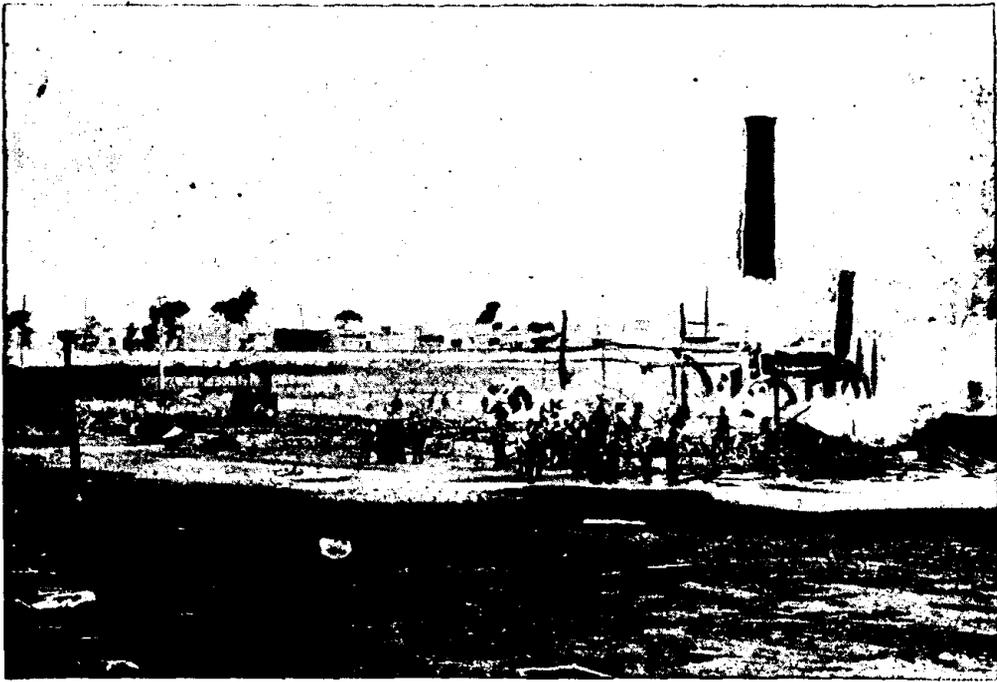
Comme un oiseau qui chante en s'enolant,
Elle murmure à travers les prairies,
Et dans son cours, rejoint le Saint-Laurent.
Ici, troublée ainsi qu'une furie,
Elle se plaint en déchirant ses eaux,
Et là, plus calme, en silence se glisse
Comme un serpent, à travers les roseaux.
Plus loin enfin, sur sa surface lisse,
Pas un frisson ne brise ce miroir.
Dans ce repos, tranquille elle sommeille,
Et les zéphirs apportent, vers le soir,
Des bruits confus qui frappent notre oreille.
O ma rivière, au déclin du soleil,
Que j'aime à voir sur ton onde tranquille,
Une hirondelle, oubliant le sommeil,
Te caresser de ton aile gentille,
Ou bien troubler, en poussant de grands cris,
Les amoureux qui sillonnent tes ondes.
Souvent, hélas ! En mes beaux jours enfuis !
J'ai savouré les délices profondes
De frissonner au milieu de tes eaux,
Et j'ai chanté souvent le chant de guerre,
En te bravant au sein même des flots.
Je te regrette, ô charmante rivière,
Et loin de toi, je pleure et je languis,
Je te regrette en ma longue souffrance,
Et mes pensers, les jours comme les nuits,
Volent vers toi, bonheur de mon enfance.
Coule toujours dans ta couche profonde
Et parle-nous de ces nobles soldats,
Qui, défendant les rives et ton onde,
Furent vainqueurs au plus grand des combats.
Coule sans cesse, et veillis à la plage,
Leurs noms bévis et leurs nobles exploits ;
Et qu'à ta voix, se mêle le ramuge
Du frêle oiseau qui vole dans les bois.

A. Beaulieu.

NOS GRAVURES

LES FIANÇAILLES DU DUC D'ORLÉANS

Le duc d'Orléans n'a pas cru devoir attendre, pour se marier, la réalisation problématique de ses espérances de prétendant. Il vient de célébrer, au château d'Alcauth, ses fiançailles avec une princesse de la maison d'Autriche, l'archiduchesse Marie-Dorothée, fille d'un cousin de l'empereur, l'archiduc Joseph, commandant en chef des honveds et général de cavalerie. La fiancée, l'aînée des six enfants que l'archiduc a eus de la princesse Clotilde de Saxe-Cobourg, est, par son aïeule maternelle, la princesse Clémentine, l'arrière-petite-fille du roi Louis-Philippe. Le fils du



LES RUINES DU PALAIS DES MACHINES

L'INCENDIE DES BATISSES DE L'EXPOSITION DE MONTRÉAL.—Photos. Laprès & Lavergne



LES RUINES DU PALAIS DE CRYSTAL ET DE L'EXPOSITION DE LA CAROSSERIE

Comte de Paris contracte donc une alliance de famille qui l'apparente d'ailleurs de nouveau avec la maison royale de Belgique, la reine des Belges étant sœur de l'archiduc Joseph ; elle l'apparente également avec l'archiduchesse Elisabeth, mère de la reine-régente d'Espagne.

De deux années plus âgée que son fiancé, qui a vingt-sept ans, la future duchesse d'Orléans, pourvue, dit-on, d'une grosse dot, est en outre fort jolie, d'une intelligence fort cultivée, et parle presque toutes les langues de l'Europe.

Le mariage aura probablement lieu au mois d'octobre, à Budapest, capital de la Hongrie.

UNE PLACE D'EAU CANADIENNE

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une composition inédite, éminemment canadienne-française, due à la plume de M. Edmond-J. Massicotte.

Ce jeune et brillant artiste, qui est maintenant attaché à la *Presse*, ne peut plus, comme autrefois, nous fournir de nombreuses illustrations, à cause des travaux considérables dont il est chargé ; cependant, nous pouvons assurer nos patrons que nous leur donnerons de nouvelles compositions de temps à autre.

Le sujet que M. Massicotte traite aujourd'hui ne

manque pas de grâce ni d'originalité, quoi qu'il ait déjà été essayé par maints artistes.

Nous espérons que l'on nous saura gré des efforts que nous faisons pour donner à notre journal une haute valeur artistique.

L'EXPOSITION DE MONTRÉAL

Les principales bâtisses affectées aux expositions de Montréal, ont été détruites par un violent et incontrôlable incendie, dans la nuit du 29 au 30 juillet dernier. Nous donnons, en deux vues différentes, les ruines de ces trois spacieuses constructions contiguës comprenant le Palais de Cristal et la bâtisse d'exposition de la carrosserie (vue No 1), le Palais des machines (vue No 2).

On voit que, de ces trois constructions principales, il ne reste que de triste débris.

Néanmoins, grâce à l'heureuse initiative des directeurs de la Compagnie d'exposition, l'exhibition annuelle annoncée pour cette année n'en aura pas moins lieu, tel que promis, du 11 au 19 septembre prochain.

Les entrées seront closes le 31 août courant et l'on est prié d'en faire faire au plus tôt l'inscription, conformément à une communication du secrétaire et gérant de la Compagnie d'exposition.

CATASTROPHE AU JAPON

Un raz de marée, qui suivit un tremblement de terre au Japon, vient de causer sur cette terre volcanique un de ces grands désastres qui, pour s'être renouvelés plusieurs fois, ne sont pas moins terribles.

Le télégramme de l'évêque de Hakodadé porte laconiquement, en mêlant les blessés aux morts : " 50,000 morts. Rispal, avec ses chrétiens, englouti."

M. Henri-Justin-Régis Rispal, des Missions Étrangères, est né à Saint-Etienne (Loire), en 1867 ; il n'avait donc que vingt-neuf ans ; il était au Japon depuis cinq ans. Il était chargé du district d'Iwaté, où il avait environ 450 catholiques.

Voici une description du terrible phénomène :

Brusquement, un pli se creuse, un flot se gonfle, surgit comme une montagne, soulève les galets du fond, et, terrible manieur d'osselets, comme un enfant qui joue, les secoue les uns contre les autres, les triture, les laisse retomber, les soulève encore et ainsi de suite avec un fracas terrible. Les navires disloqués sont lancés contre les rochers comme des volants par les raquettes. Les plages envahies sur plusieurs centaines de mètres de profondeur sont balayées par les eaux qui renversent les hommes et les édifices.

Un raz de marée, plus meurtrier encore, a dévasté, au mois d'avril 1882, les côtes du Tonkin, et a enseveli, dit-on, 50,000 personnes.

Au siècle dernier, Lisbonne fut ainsi saccagée et 40,000 personnes tuées en six secondes.

Que les hommes qui ne se tiennent pas prêts et ne veulent pas se sentir aux mains puissantes de Dieu sont ignorants ou fous ! Que les autres sont sages ! Pourquoi n'en sommes-nous pas ?

L'ARROSAGE DES RUES A SOFIA

Lorsque je suis allé en Bulgarie au mois de février dernier, pour assister à l'entrée du prince Boris dans la religion orthodoxe, j'ai pu dire que, malgré des efforts sérieux, la police n'était pas encore absolument perfectionnée. Il en est de même pour certaines autres choses, notamment pour l'arrosage des rues. L'eau ne manque pas, mais, ainsi que le montre notre dessin, les moyens d'action sont rudimentaires. On emploie un tuyau énorme, long de 50 ou 60 mètres, et, pour éviter l'usure qui se produirait rapidement si on traînait le tuyau par terre, on remplace les roulettes par des hommes. Pendant mon séjour à Sofia, chaque jour on arrosait les rues où devaient passer, soit le cortège du prince, soit les envoyés étrangers, et il ne fallait pas moins de quatorze hommes pour soutenir en file le lourd tuyau sur leurs épaules. Ces hommes restent immobiles tant que dure l'arrosage ; puis, lorsqu'il faut changer de place, leur longue chaîne s'avance lentement, chacun d'eux portant toujours le tuyau sur son épaule.

La fatigue n'est pas grande, mais on est mouillé, et ce bain ne doit pas être toujours très agréable.

Un philosophe, il est vrai, a dit que l'eau était le meilleur des aliments et, sans doute, les Bulgares sont de cet avis, car ils ont certaines coutumes assez curieuses dans lesquelles l'eau joue le principal rôle.

Si le jour des Rois, en France, on mange de la galette, en Bulgarie on célèbre la fête de la bénédiction des eaux, si chère à l'Eglise orientale. Ce jour-là, dans les contrées baignées par le Danube, la mère réveille ses enfants en leur frottant la poitrine avec des boules de neige, et, près de Varna, les grandes personnes cherchent à se lancer de l'eau. Celui qui veut se soustraire à cette douche, renouvelée vingt fois dans la journée, doit payer une amende dont on boit le montant dans la soirée.

A Choumla, le 8 janvier, des hommes, revêtus de costumes de haute fantaisie, s'emparent sans pitié des vieilles femmes et les trempent dans la rivière ou les arrosent de la tête aux pieds.

Je ne crois pas que cette coutume s'acclimate en France de sitôt.

NOUVEAU DICTIONNAIRE

M. Raoul Rinfret vient de publier un ouvrage qui a pour titre "Dictionnaire de nos fautes contre la langue française" et qui est un résumé de tout ce qui a été écrit au Canada relativement à nos fautes de français. L'auteur a ajouté un grand nombre de termes locaux recueillis par lui-même.

L'ouvrage contient : 1o. Nos fautes contre la langue française et leurs corrections ; 2o. Les règles de grammaire, difficultés, etc., relatives à nos fautes les plus fréquentes ; 3o. Nos fautes de prononciation ; 4o. Les mots français et les mots anglais dont l'orthographe se ressemble ; 5o. Les mots dont l'accent circonflexe est quelquefois oublié.

L'auteur ne s'est pas contenté de jeter des notes à la hâte sur le papier, mais il a fait un ouvrage consciencieux, appuyé sur l'Académie, Littré, Larousse et Bescherelle ; un ouvrage plein d'érudition et qui sera non-seulement utile, mais nécessaires aux personnes soucieuses de parler et d'écrire correctement notre belle langue.

Nous attirons l'attention des maisons d'éducation sur le "Dictionnaire de nos fautes," qui devrait être entre les mains de tous les élèves.

C'est un ouvrage qui va contribuer beaucoup à faire disparaître nos expressions vicieuses : anglicismes, archaïsmes, termes de marine, etc. Nous ne croyons pas aller trop loin en disant qu'il s'impose à tous ceux qui veulent parler et écrire correctement le français.

L'œuvre de M. Rinfret est éminemment patriotique. Nous lui offrons nos félicitations.

L'auteur signale avec un soin religieux tous les anglicismes, "cette plaie de notre langue."

Ce livre devrait se trouver partout, aussi bien sur la table des journalistes, reporters, etc., que dans la bibliothèque de ceux qui tiennent à ne pas pécher contre la belle langue française.

L'ouvrage est relié, contient 300 pages, et la typographie en est soignée. Prix, \$1. Par la poste, \$1.05. S'adresser à l'auteur (Édifice de la New-York Life, Montréal), ou aux libraires.

PAPA

L'âtre est éteint. Les murs sont nus. La chambre est vide, ou presque vide : dans un coin, un matelas, pas de draps, une couverture, quelques haillons. Au milieu de la pièce, une table en bois blanc, sale, huileuse, et, dessus, jetés pêle-mêle, quelques chiffons, loques informes, quelques ustensiles de ménage, ébréchés, bosselés. Près de la cheminée, une chaise boiteuse, dont la paille est en partie arrachée.

Près de cette chaise, un enfant se tient accroupi.

La mère, assise sur le bord du matelas, suit, d'un œil distrait, les mouvements de l'enfant.

Mathilde, c'est son nom, a dû être jolie. Ses yeux malgré le cercle bleuâtre qui les entoure, ont conservé un éclat qui donnerait à la physionomie un air méchant, si de longs cils gracieusement recourbés ne venaient tempérer l'intensité du regard. Les cheveux blonds, noués négligemment sur le sommet de la tête, font à la malheureuse une sorte de diadème d'or. On dirait que la nature veuille se rire de cette misère. Mathilde a dû être jolie ; elle est encore belle et, sous ses misérables vêtements, on devine un corps que Phryné eût envié. Les privations ont ravagé son visage, mais n'ont pas altéré la régularité des traits. Elle est encore belle, et l'expression mélancolique de ses yeux donne à sa beauté un caractère étrange.

Elle pense que Frantz, son mari, n'est pas rentré depuis deux jours ; que ce soir l'enfant aura faim et qu'elle n'a plus rien à mettre en gage.

Quand elle l'épousa, Frantz était un bon ouvrier, on le citait comme modèle à l'atelier. Puis l'enfant vint et Frantz, tout d'abord redoubla de courage ; on vivait heureux dans la chambrette du sixième, où parfois le soleil, jaloux de tant de bonheur, venait jeter un regard indiscret qui illuminait la mansarde.

Aujourd'hui, Frantz est un fainéant ; il a déserté l'atelier ; il court les cabarets, causant politique au coin du comptoir. Frantz est un ivrogne et, avant-hier, en partant, il a menacé sa femme.

Voilà pourquoi la chambre est nue, pourquoi l'âtre est éteint, ce soir ; l'enfant aura faim.

Mathilde a lutté jusqu'au bout. Non pas pour elle, Frantz ne l'aimait plus, que lui importait la vie ! Mais l'enfant ?

Le pauvre petit être est cependant la cause première de tous ces chagrins.

Il est muet.

C'est du jour où Frantz connut la douloureuse vérité qu'il se montra moins empressé auprès de sa femme. Il l'avait aimée, il avait pleuré de joie quand l'enfant était né, et la fatalité lui refusait ce suprême bonheur des pères : le bégayement de l'enfant qui murmure "papa" dans un baiser. Le soir, quand il rentrait après sa journée et que son fils, joyeux, courait au devant de lui, il repoussait ses caresses, presque brutal. La mère en souffrait, mais elle ne disait rien, craignant d'irriter son mari, et quand l'enfant, inquiet, se réfugiait dans ses bras, elle osait à peine l'embrasser.

Peu à peu Frantz quitta l'atelier, il rentrait ivre. Il fallut, pour vivre, engager le peu que l'on possédait. Et maintenant, c'était la misère !

Mathilde pense à tout cela et de grosses larmes roulent le long de ses joues.

Tout d'un coup, elle tressaille. Dehors, on entend quelqu'un qui monte l'escalier en trébuchant.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est lui !

Elle espère encore se tromper ; mais, non. D'une voix éraillée, avinée, l'homme qui monte, entonne un refrain de cabaret. C'est lui, c'est Frantz.

Elle a à peine essuyé ses larmes, qu'il entre dans la chambre. L'enfant s'est blotti dans les jupes de sa mère.

— Eh bien ! dit-il d'une voix entrecoupée de hoquets, on ne mange pas ici !

Elle, tremblante, essaye de lui expliquer que le boulanger refuse de faire plus longtemps crédit ; que s'il voulait travailler un peu...

Il ne la laisse pas achever. Il s'emporte, il jure et sa main se lève pour frapper.

— Papa ! papa ! crie une voix désespérée.

Frantz a laissé retomber son bras sans frapper. Encore abasourdi par l'ivresse qui se dissipe, hébété, il regarde l'enfant, dont les yeux se fixent sur lui.

Il parle !

D'un pas ferme, cette fois, Frantz va vers le petit, s'agenouille près de lui et, dans ses grosses mains calleuses, prenant les bras frêles du bébé, il dit d'une voix qu'il cherche à rendre douce :

— Répète !... répète !...

Et l'enfant, étonné de ces caresses, jetant un regard inquiet sur sa mère, bégaye :

— Papa, papa !

Frantz s'est relevé, il est dégrisé.

— Femme, dit-il, c'est bête, ce que j'ai fait jusqu'ici. Demain, je retournerai à l'atelier.

Puis, poussant l'enfant dans les bras de sa mère, il ajoute :

— Embrasse notre petiot.

On ne dina pas dans la chambrette ; mais Mathilde dormit cette nuit-là.

Et, l'été suivant, quand les oiseaux vinrent becqueter les volubilis qui couraient sur l'appui de la fenêtre, une voix d'enfant, claire, rieuse, se mêlait à leurs piailllements joyeux.

Le bonheur était revenu.

MAURICE SAYDE.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

LA FLOTTE EN DÉROUTE

Remplissons une cuvette d'eau et, sur cette eau bien tranquille, plaçons d'abord le tiers d'une allumette et rangeons tout autour, ainsi que l'indique la figure, une dizaine d'autres petits morceaux de bois : voilà qui vous représente un torpilleur enveloppé par une flotte ennemie.

Volons à son secours ; pour cela, nous n'avons qu'à prendre le flacon d'alcool de menthe, qui est à notre portée, et à laisser tomber deux gouttes de ce liquide,



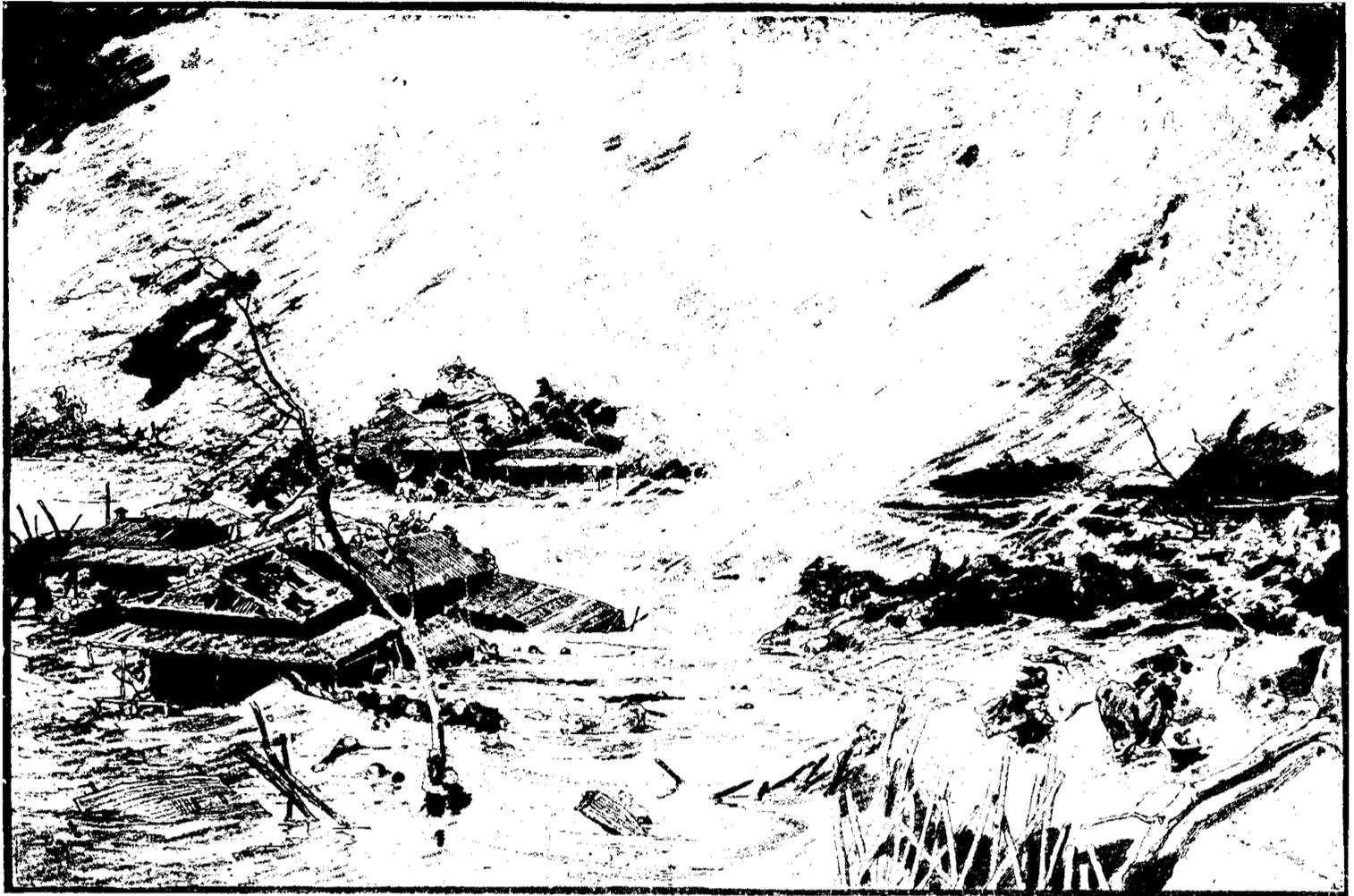
une de chaque côté du torpilleur—dans l'eau où évoluent les adversaires en question. Aussitôt nous voyons les navires ennemis fuir rapidement de chaque côté, luttant de vitesse pour regagner le rivage, c'est-à-dire pour atteindre le bord de la cuvette.

Qu'importe la couleur de la peau de l'homme, si son âme est blanche ; l'habit ne fait pas le moine, la peau ne fait pas l'homme.—Mme BEECHER-STOWE.

Il y a toujours cent contre un à parier en France qu'une chose quelconque ne durera pas.—CHATEAUBRIAND.



UNE PLACE D'EAU CANADIENNE. — Dessin et composition de Edmond-J. Massicotte.



JAPON.—LE R.-P. RISPAL ET SES CHRÉTIENS PÉRISSENT AU MILIEU D'UN RAZ DE MARÉE



EN BULGARIE.—L'ARROSAGE DES RUES

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

Nous recevons, de M. Phidime Bernier, la communication suivante, que nous croyons devoir transmettre à nos lecteurs comme une bonne nouvelle.

Messieurs,

Je me ferai un vif plaisir de correspondre à votre intéressant journal et de lui fournir des notes explicatives sur une série de tours de passe-passe qui constitueront, au bénéfice de vos lecteurs, une agréable récréation pour les soirées de famille.



M. ET MME BERNIER

Mais je vous préviens, lecteurs, de ne vous point décourager de prime-abord. Pour bien réussir dans l'art de la prestidigitation, trois qualités essentielles sont requises : 1o la Patience ; 2o la Persévérance ; 3o la Pratique, et surtout cette dernière.

Il faut une patience à toute épreuve, la persévérance proverbiale du Prussien, la pratique infatigable de

l'Indien.

Nous nous occuperons d'abord d'objets d'un usage journalier. Je fournirai les explications voulues et, autant que possible, les tours seront illustrés.

Quant aux tours plus difficiles, dont les explications ne paraîtraient point compréhensibles, telles que fournies par le journal, je me ferai un plaisir d'en démontrer la possibilité, à ma résidence.

Pour cette semaine, commençons par un tour fort simple. Il s'agit de fixer une pipe le long d'une cloison ou d'un mur peint, verticalement, et de l'y faire tenir sans aucun appareil.

Au premier abord, cela paraît impossible ; c'est pourtant assez facile. Une pipe de plâtre ordinaire a trois points d'appui : le manche, la tête et le petit piton au-dessous de celle-ci.

Placez la pipe sur toute matière peinte et appuyez solidement en faisant un mouvement rapide de bas en haut. Ce mouvement de friction fait échauffer la peinture qui fait fonction de colle et tient la pipe fixée en place.

C'est très facile, n'est-ce pas ? Essayez-le.

La semaine prochaine, nous nous servirons d'un mouchoir.

Au revoir,

PHIDIME BERNIER,
159, rue Cadieux, Montréal.

DESCRIPTION DES GRAVURES DE MODE

1. *Toilette garnie d'entre-deux*—Le dessous de cette toilette, très élégante, est en taffetas ivoire. Le dessus est en mousseline très fine, rayée en travers d'entre-deux de dentelle, cousus à jour. Le corsage dessous est arrangé séparément et agrafe dans le dos. Le dessus a six rangs d'entre-deux, est monté à l'encolure, aux coutures d'épaules et au tour de taille, froncé régulièrement. La manche étroite, en doublure, est recouverte d'étoffe froncée, formant trois têtes aux coutures. On ajoutera un bouffant court, d'une verge de tour, garni d'entre-deux. Col droit drapé avec nœud de tulle et plissé de même tulle au bas de la manche. Fond de jupe, forme cloche, soutenu par une mousseline ferme. Dessus de jupe légèrement biaisé, de 5 verges de large dans le bas et 3 dans le haut. Le premier entre-deux sera posé à 3½ pouces de l'ourlet du bas et 2½ entre-deux suivront à intervalles de 2 pouces. Devant, ajuster la jupe à la taille par des plis piqués simulant une pointe sur 2 pouces de long et serrer par une longue ceinture de taffetas noir. Chapeau à fond russe, garni de velours et d'un piquet d'aiguille. Ombrelle noire ornée de dentelle blanche.

2. *Robe ornée de ruches*.—La robe, en batiste lilas rouges à semis de chrysanthèmes, est garnie de ruban satin jaune pâle no 9, bordé de valenciennes étroite du même jaune. Corsage de doublure de soie blanche agrafé devant. Le devant du dessus sera préparé sur une doublure à plat, agrafant à gauche sur l'épaule, l'emmanchure et le dessous de bras. Empiècement devant et dans le dos sur 4 pouces, en crêpe chiffon plissé. Le reste du devant est tendu à plat, sauf quelques petits plis devant et derrière au milieu. Arranger, sur l'entournure de la doublure, une sorte d'épaulette de 4 pouces, en crêpe chiffon plissé, puis un double bouffant de batiste de 18 pouces sur 36, froncé sur les bords et au milieu. Monter les manches au corsage et cacher la jonction des parties de crêpe et de batiste par des ruches de ruban. Col droit, garni d'une ruche. Jupe de dessous en soie blanche, à double volant au bord inférieur et dessus de batiste, dont l'arrangement est semblable à celui de la toilette no 1. La ruche de la jupe est placée à 2 pouces du bord ; elle monte devant jusqu'à la taille où elle se rencontre avec les bretelles en même ruban ruche. Ceinture et écharpe en ruban de satin no 22.

Les *Farces de Piron* ne manquent jamais leur but. Elles font rire tout le monde. Pas de fronts moroses, soucieux, chagrins. La joie brille partout, la gaieté rayonne dans tous les endroits. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10c.

NOUVELLES A LA MAIN

Elle.—Connaissez-vous quelque chose pire que de voir un homme prendre un baiser sans le demander ?

Lui.—Certainement, c'est un homme qui demande un baiser et qui ne le prend pas.

* *

M. Fussy—Voyons, à quoi bon des manches énormes comme celles-là quand vous n'avez rien pour les remplir.

Mme Fussy—Et vous, remplissez-vous votre chapeau à haute-forme ?

* *

Deux individus entament une discussion sur les habitants qui se trouvent dans la lune :

Le premier dit que la lune est habitée.

Le second soutient que c'est des menteries.

—Je te dis que c'est la pure vérité.

—Imbécile ! si c'est vrai, où met-on les habitants lorsqu'il n'y a plus qu'un quart de lune ?

* *

Gontran au chevet de son oncle :

—Ayez confiance, vous dis-je... Vous guérirez certainement !

Le moribond, désignant du regard les quatre médecins qui discutent tout bas dans un coin de la chambre :

—Non... ils sont trop !...



1. TOILETTE AVEC GARNITURE D'ENTRE-DEUX 2. ROBE GARNIE DE RUCHES

((Extrait de La Saison))

EN DETRESSE !

DEUXIÈME PARTIE

ROSE DU MEURTRE

Il le trouva sous les arbres du jardin, se promenant avec sa fille, qui toute pâle et languissante, s'appuyait à son bras.

De loin, ils virent Valentin qui s'approchait.

Bérenère trembla.

Elle ne l'avait pas revu, le jeune homme, depuis la mort de Séverac, et elle l'aimait depuis ce jour-là, bien qu'il fût perdu pour elle, davantage, pour tout ce qu'il avait souffert, pour le désespoir que lui causait la mort d'un père aimé, pour la honte imméritée qui venait de l'atteindre.

Daniel lui dit tout bas :

— Peut-être ferais-tu mieux de rentrer, mon enfant. . . .

Mais elle mit tant de supplications dans son regard, il y avait de si grosses larmes dans ses yeux, qu'il n'osa insister.

— Oh ! mon père ! dit-elle. . . . Vous savez bien que je l'aime toujours. . . . Je ne puis pas ne point l'aimer. . . .

Valentin s'arrêta devant Daniel.

Il était un peu interdit par la vue de Bérenère.

Il ne s'attendait pas à la rencontrer.

Ils n'échangèrent qu'un regard, mais ils y mirent toutes leurs pensées, tout leur amour, toute la vie qu'ils se donnaient mutuellement.

Monsieur d'Hautefort, dit le jeune homme avec une infinie tristesse, je ne me serais point présenté devant vous, si je n'avais eu pour cela un grave motif, car je sais que ma présence ici pourrait être mal interprétée en laissant croire que vous n'abandonnez pas les projets formés par mon père et par vous. . . .

— Mon enfant, dit d'Hautefort, ému, notre maison sera toujours la vôtre ; notre cœur n'a pas changé pour vous. . . . Et je voudrais vous demander si, dans le fond de vous-même, vous ne gardez pas de rancune contre l'homme qui, en faisant son devoir, a été la cause indirecte de la mort de votre père. . . .

Valentin passa lentement la main sur son front.

— Oui, dit-il. . . . un moment je vous ai rendu responsable. . . . J'ai été si malheureux !. . . . Mais j'ai compris que c'avait été pour vous un devoir pénible. . . . Hélas !. . . . j'ai compris que vous auriez tout fait pour le sauver. . . . Il n'y a pas de haine dans mon cœur. . . . Seulement, je persiste à être convaincu de l'innocence de mon père. . . . Et c'est précisément cette conviction qui m'amène auprès de vous. . . .

— Parlez, Valentin. . . . Cette conviction vous honore. . . . Elle prouve combien votre père avait su se faire aimer de vous.

Valentin garda un moment le silence, car le souvenir de son père lui faisait monter des sanglots à la gorge.

Elle était si récente, cette catastrophe !

— Je ne veux pas que la mémoire de mon père et le nom que je porte restent pour toujours déshonorés par cette accusation. . . . Et je suis déshonoré aujourd'hui, fit le jeune homme d'une voix sourde. Tout le monde s'éloigne de moi. Les amis que j'avais hier ne me connaissent plus, à présent. Toutes les maisons que je fréquentais me sont fermées, et c'est pour cela que je me présentais ici avec tant de crainte. Je sens, dans la foule même des indifférents, lorsque je traverse la ville, des regards de curiosité et de pitié. Les hommes veulent savoir comment je supporterai mon malheur. On me plaint, sans doute, je ne veux pas qu'on me plaigne. Je veux me rendre compte de ce qui s'est passé, prendre connaissance des indices qui ont formé votre conviction, chercher, fouiller, deviner, attendre ! Ma vie ne peut plus avoir d'autre but que de rendre l'honneur à mon père. . . . Ma vie s'écoulera, tout entière s'il le faut, à remplir ce devoir. Rien ne me lassera, rien ne me découragera. Et j'y arriverai ! Ah ! je lis dans vos yeux, monsieur d'Hautefort, que vous ne me croyez pas. Vous seriez coupable si votre conviction n'était pas rebelle à mes espérances. J'y arriverai, je le sens, je vous le dis, mais pour cela j'ai besoin de votre concours. . . .

— Il vous est promis d'avance. . . . Vous n'en doutez pas ? . . .

— J'étais bien sûr que vous ne me refuseriez pas.

— Que désirez-vous de moi ?

— L'arrestation de mon père a été faite si brusquement, sa mort a été si foudroyante, que je n'ai pas eu le temps de causer avec lui, de l'interroger, de l'écouter. Vous est-il possible, monsieur d'Hautefort, de me communiquer le dossier de cette triste cause ? . . . J'en pren-

drai connaissance. . . . S'il le faut et si vous le permettez, je copierai ou je ferai photographier les pièces principales. . . . puis j'irai où Dieu me conduira.

— J'y consens.

— Merci, monsieur, merci.

— Venez demain au Palais. Je mettrai le dossier complet à votre disposition.

Valentin se tourna vers Bérenère silencieuse, avec une indécible émotion.

— Monsieur d'Hautefort, deux espérances peuvent me soutenir dans ce que je vais entreprendre : la première est celle de rendre à mon père son honneur intact ; la seconde, lorsque le nom de Séverac sera redevenu ce qu'il était, pur de toute tache. . . . est celle d'être le mari de Bérenère. . . .

La première dépend de moi, la seconde de vous. . . . Ne me l'enlevez pas. . . . car Bérenère m'aime toujours. . . . je le vois à ses yeux. . . . elle n'a point de secrets pour vous. . . . elle vous l'a dit, j'en suis sûr. . . . Moi, je l'aime à mourir pour elle. . . . Laissez-moi l'espérance, monsieur d'Hautefort.

Daniel lui tendit spontanément les mains :

— Espérez ! dit-il.

Et Bérenère, étreignant le juge dans ses bras, cachait sa tête sur sa poitrine pour dérober ses larmes.

— Et moi, dit-elle, moi aussi, Valentin, je vous aiderai dans vos recherches autant qu'il sera en mon pouvoir. Je ne sais si je pourrai vous être utile, mais je prierai pour que Dieu vous fasse réussir. Et si vous voulez bien, au fur et à mesure de vos recherches, me faire part de vos espérances, peut-être cela vous encouragera-t-il ? . . .

— Oh ! Bérenère, vous ne pouviez me donner une plus grande preuve de votre amour. . . .

Et au juge :

— Ainsi, demain, monsieur d'Hautefort, vous me communiquerez ce dossier ?

— Demain.

— Merci !

Il serra de nouveau les mains de Daniel, bien tendrement il regarda Bérenère au fond des yeux, avec un sourire mêlé de larmes, et il s'en alla.

Le soir, devant tout le monde, Bérenère raconta cette visite, en disant quel en était l'objet.

Aux premiers mots, Clotilde prêta l'oreille.

Bérenère disait à Jean-Joseph attentif :

— Il veut réhabiliter son père. . . . il ne vivra plus que pour cela désormais. . . .

— Je crains beaucoup qu'il ne se trompe. . . .

— Tu crois, grand-père, à la culpabilité de M. Séverac ?

— Toutes les apparences étaient contre lui.

— Eh bien, moi, dit-elle avec exaltation, je ne sais si mon amour pour Valentin me porte à partager sa croyance, mais quelque chose me dit que son père est victime du hasard. Il n'est pas coupable ! Voilà pourquoi je le soutiendrai dans sa noble tentative. Voilà pourquoi je voudrais l'aider. . . . chercher partout avec lui. . . . découvrir des indices ignorés de mon père. . . . deviner où se cache le meurtrier. . . . aller le tirer de sa retraite et le traîner devant son juge, pour qu'on le punisse, ah ! pour qu'on le punisse à la face de tous. . . . et pour qu'on rende ainsi l'honneur à ce pauvre homme que le déshonneur a tué.

Clotilde regardait sa fille avec des yeux épouvantés.

Elle n'avait pas prévu cette nouvelle et terrible complication : sa fille essayant de retrouver le meurtrier de Lafistole pour le livrer à la justice, sans se douter, la malheureuse enfant, que ce meurtrier était sa mère ! . . .

Valentin, passe encore : il s'agissait de son père !

C'était son droit.

Mais Bérenère ! . . .

Et pouvait-elle l'en empêcher ? Où prendrait-elle le courage de lui dire : " Tu te trompes, M. de Séverac était coupable ! Tes recherches seront infructueuses ! "

Dans sa bouche, ces paroles eussent été autant de blasphèmes.

Déjà, elle se reprochait comme un crime d'avoir laissé planer le soupçon sur un innocent, et comme un crime plus grand encore de ne point le laver de cette honte, l'innocent, maintenant qu'il était mort.

Elle voyait souffrir autour d'elle ceux qu'elle aimait.

Séverac était mort à cause d'elle.

Bérenère souffrait parce qu'elle aimait Valentin.

Valentin pleurait la mort d'un père adoré et respecté.

Et c'était à cause d'elle tout cela ! Toutes ces catastrophes, elle en était l'auteur.

Son cœur était rongé par le remords et l'inquiétude.

Et elle allait être obligée d'applaudir à ces efforts.

Et si Valentin ne paraissait pas, ce serait Bérenère qui viendrait lui dire, les yeux brillants d'espérance :

—Tu sais, mère, Valentin ne perd pas courage... Il croit maintenant être sûr de retrouver l'assassin...

Elle lui confierait sans doute aussi ses impressions. Cela passionnerait Bérengère, cette recherche. Et ce serait à sa mère qu'elle le dirait ! Est-ce que vraiment elle aurait la force nécessaire pour supporter pareille et inconcevable torture ? Est-ce que la mort ne vaudrait pas mieux ?

Bérengère s'adressait à Clotilde :

—N'est-ce pas, mère, que c'est beau ce qu'il veut faire là ?

—Très beau, disait-elle.

—Et tu penses comme moi, n'est-ce pas, mère ? Tu penses que M. de Séverac n'était pas coupable ?... C'était un vaillant et un fort ?... S'il avait eu à se venger de Lafistole, il se serait vengé au grand jour, à la face du monde, comme un galant homme ! Il n'aurait pas choisi la nuit, les bois, comme font les lâches... n'est-ce pas ? mère ?

—Je pense comme toi, mon enfant.

Alors, Bérengère câlinant M. d'Hautefort :

—Tu vois, père, je fais des recrues. Voilà ma mère qui déjà partage ma conviction... Et cela sur ma seule parole, alors qu'il n'y a point de preuves encore. Que sera-ce donc, lorsque nous en aurons ?

Jean-Joseph se taisait.

Il croyait, ainsi que Daniel, à la culpabilité de Séverac et il estimait que les tentatives de Valentin n'aboutiraient pas.

Mais il avait eu, à ce propos, avec son fils, un entretien duquel il était résulté que Daniel favoriserait ces tentatives de tous ses efforts.

D'une rigoureuse probité tous les deux, d'une conscience droite et scrupuleuse, ils ne voulaient avoir aucun reproche à s'adresser.

Clotilde avait une autre inquiétude, aussi grave que celle que lui inspirait le projet de Valentin.

Elle pensait aux papiers volés dans la caisse de Chavarot par Lafistole.

Qu'étaient-ils devenus ?

Elle avait espéré que le notaire lui écrirait vite à ce propos, mais les jours s'étaient passés et elle n'avait rien reçu.

Le silence de Chavarot augmentait son angoisse.

Cependant le notaire n'avait pas perdu de temps.

Il savait que les perquisitions de la police parisienne dans l'appartement de la rue de Tournon n'avaient pas amené de résultat.

Il était donc tranquille pour quelques jours.

Il était allé trouver le propriétaire de Lafistole, s'était assuré que plusieurs termes étaient dûs par son ancien clerc, ce qui constituait au propriétaire un droit sur les meubles. D'autre part il n'y avait pas eu de réclamations de créanciers.

Chavarot s'arrangea avec le propriétaire, racheta les meubles et prit le loyer à son compte afin d'être libre d'entrer, à sa guise, dans l'appartement.

Tout cela avait pris du temps.

Quand il fut libre, il visita de fond en comble tous les meubles, sans oublier le moindre coin.

L'entresol du caissier était simplement mais élégamment meublé.

Assez petit, il comprenait seulement trois pièces principales, un salon, une chambre à coucher et une salle à manger qui était inutile à Lafistole puisqu'il ne prenait jamais ses repas chez lui, et qu'il avait transformée en une sorte de salon-fumoir, meublé bizarrement. Il y avait encore vestibule, cuisine et deux grands cabinets dont l'un attenant à la cuisine avait été aménagé en salle de bain et cabinet de toilette.

Les meubles étaient surtout des sièges, canapés, chaises et fauteuils profonds, de petits secrétaires agrémentés d'incrustations de nacre, une table-bureau, une grande armoire normande fermée par une énorme serrure d'un assez joli travail, commode Louis XV.

Au premier coup d'œil, Chavarot, en entrant là, jugea que si le dossier Bastien était caché dans l'appartement, il ne lui serait pas difficile de l'y découvrir.

—Et s'il y a des secrets à quelque meuble, murmura le notaire, je saurai bien les deviner, dussé-je, à coups de hache, briser en menus morceaux tout ce qu'il y a ici. J'en ai le droit. Tout m'appartient.

Il avait soigneusement fermé la porte d'entrée, afin de ne pas être dérangé dans ses recherches.

Les clés étaient aux meubles.

Et dans l'armoire normande et un cabinet noir, tous les vêtements de Lafistole étaient rangés ou pendus.

Chavarot passa la journée entière à visiter, fouiller, retourner, brisant tout ce qui ne s'ouvrait pas.

Tous les vêtements de Lafistole lui passèrent par les mains, pantalons, gilets, vestons, redingotes, pardessus.

Il déchira les doublures. Il déchira le matelas, les oreillers, le traversin.

Il n'oublia ni un coin ni un objet, soulevant les tapis, les déclouant, décousant les thibaudes, enlevant les étoffes tendues sur les murs,

sondant les parquets afin de s'assurer qu'aucune planche détachée ne servait de cachette.

Il apportait je ne sais quelle fièvre à ses recherches, car il était guidé en cela par son affection pour Clotilde, pour la famille d'Hautefort et aussi par le devoir.

N'était-il pas de son devoir, en effet, de retrouver le dossier Bastien ? N'est-ce pas à lui qu'on l'a confié ? N'en est-il pas responsable ? N'est-ce pas sa faute s'il l'a perdu.

Et quand il eut tout vu, tout visité, quand il fut bien sûr de n'avoir rien oublié, il fut pris d'un profond désespoir.

Il n'avait rien trouvé.

Il devenait évident que Lafistole n'avait pas gardé chez lui le dossier Bastien.

Il avait dû le confier à quelqu'un, le mettre en lieu sûr.

Ou bien, l'enfermant dans quelque coffret, était-il allé l'enterrer dans un coin désert de la campagne, aux environs de Paris ?

Tout cela était possible.

Lafistole mort, il devenait bien difficile de savoir ce qui s'était passé...

Mais Chavarot était trop l'ami de Clotilde pour se contenter d'une seule recherche.

Il recommença à plusieurs reprises, sans plus de succès.

Ce fut alors qu'il vint à Orléans.

Il n'avait pas voulu écrire à Clotilde quel avait été le résultat de ses recherches. Il craignait malgré tout, qu'elle ne fût en butte aux soupçons de son mari. Il préférerait la voir pour lui tout dire.

Il n'eut pas besoin du reste de parler pour qu'elle comprît, à sa préoccupation, à sa tristesse qu'il n'avait pas réussi.

Quand ils furent seuls :

—Rien, n'est-ce pas, dit-elle.

—Rien, hélas !

—Mon Dieu, où est passé ce dossier ? Qu'en a-t-il fait ? Si on le retrouve, s'il tombe entre les mains de mon mari, non seulement Daniel apprendra la honte de mon nom, l'odieux crime de l'homme qui fut mon père, mais il devinera vite, grâce aux lettres qu'il possède, que je connaissais Lafistole... et que...

Elle s'arrêta infiniment troublée.

Elle allait dire que c'était elle qui avait tué le misérable, à Chavarot, auquel elle avait affirmé le contraire.

Elle allait se trahir.

Elle regardait, effarée, le notaire silencieux et grave.

Lui n'avait aucun doute.

Qu'elle se trahit ou non, il était convaincu que Lafistole avait été tué par Clotilde.

Cela était si visible, ce qu'elle souffrait, la pauvre femme, qu'il ne pouvait pas la blâmer ; il ne pouvait que la plaindre de toute son âme.

Et elle, s'entêtant dans ses dénégations, et d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, lui dit :

—Valentin n'a pas perdu l'espoir de faire réhabiliter le nom de son père. Il doit consacrer toute son intelligence à retrouver le meurtrier de Lafistole, car en bon fils il ne croit pas à la culpabilité de M. de Séverac.

—Vous avez revu Valentin ?

—Il est venu hier nous raconter ses projets.

—Et vous les approuvez, sans doute ?

—Certes ! dit-elle...

—Vous ne croyez pas non plus que M. de Séverac soit coupable ?

—Non...

—Et vous ne soupçonnez personne ?

—Comment le pourrais-je ?

—Que dit Bérengère ?

—Elle a encouragé Valentin dans son projet.

Le bossu prit les mains de Clotilde, les baisa d'un long baiser fraternel.

Ses yeux s'étaient emplis de larmes.

Il pensait :

—Comment ne meurt-elle pas d'une pareille torture ?

La fille liguée avec Valentin contre la mère !

Elle crut qu'il l'avait pénétrée et murmura :

—Que pensez-vous donc, Georges !

—Je pense que jamais, certes, femme ne fut plus malheureuse que vous !

Elle voulut protester, mais n'en eut pas le courage.

Elle se contenta de baisser la tête, les lèvres crispées par un sanglot qu'elle retenait avec peine.

Le lendemain, au Palais, Daniel vit arriver Valentin.

Le jeune homme était vêtu de noir et son visage était d'une grande pâleur.

—Vous persistez dans votre résolution, mon cher enfant ? lui dit M. d'Hautefort.

—Plus que jamais !

Daniel avait préparé le dossier. Il le remit à Valentin.

Celui-ci s'assit au bureau du greffier et ouvrit le carton. Ses mains tremblaient violemment.

Qu'allait-il découvrir dans ce dossier ? Y verrait-il, vraiment, que son père avait été le meurtrier de Lafistole ? Les preuves concentrées là formeraient-elles sa conviction ?

Mais son affection filiale se révolta contre cette pensée.

Ce fut presque religieusement qu'il lut, une à une, les pièces qui s'y trouvaient.

Dans presque toutes se trouvait le nom de son père.

Et cela dès le premier jour.

Il prit connaissance de la déposition du colonel, lorsque celui-ci avait comparu devant le juge pour la première fois.

Elle était inscrite toute entière et signée.

Dans la netteté de ces phrases transcrites, pourtant par le greffier, il retrouvait l'esprit précis, droit et ferme du vieil officier.

Mais là où il versa d'abondantes larmes, ce fut quand il parcourut, en s'essuyant bien des fois les yeux, l'interrogatoire de Séverac.

Il se représentait son père ainsi interrogé comme un vulgaire criminel, et par qui ? par un ami intime ! . . .

Certes, il n'en doutait pas et cela se retrouvait dans les questions même. M. d'Hautefort avait mis des égards, avait été prudent ; on sentait chez le juge la souffrance et la gêne aussi. Mais comme Séverac avait dû être humilié ! . . . Il avait dû perdre tout son sang-froid dès le début, dès qu'il avait compris de quoi il s'agissait ! . . . Et Valentin entendait ses révoltes, ses protestations indignées ! . . . Il revoyait son père au moment où il avait pris toute sa vie d'honneur et de gloire à témoin de sa probité ! . . .

Mais il n'était pas là seulement pour parcourir ces funèbres pages.

Il voulait les garder, les copier, puisqu'il allait, pour continuer l'enquête, se substituer au juge lui-même.

Ce jour-là ne pouvait lui suffire pour son travail. Il revient le lendemain et les jours suivants. Le juge avait fait photographier les pièces principales et les lui avait remises.

Valentin avait éprouvé des sensations bien diverses, à la lecture de ce dossier.

Les lettres échangées entre Séverac et Lafistole indiquaient clairement que les deux hommes avaient un motif de querelle.

Les menaces de Lafistole avaient amené les menaces de l'officier. Cela était logique.

Enfin, la rencontre de Séverac auprès du cadavre et l'achat du revolver, quelques heures avant le crime, précisaient l'accusation du meurtre. La justice avait pu s'y tromper.

Ces coïncidences n'avaient pas été sans frapper l'esprit du jeune homme, l'avaient troublé même un moment.

Mais la conviction de l'innocence de son père avait triomphé de cette hésitation.

Il croyait malgré tout.

Puis, en dehors du culte filial qu'il avait pour Séverac, il était frappé du mystère de certaines allusions renfermées dans les lettres du dossier, et plusieurs faits ne lui paraissaient pas clairement expliqués.

Il lui semblait même — il n'en fit pas la réflexion à Daniel — que ces faits auraient dû attirer plus sérieusement l'attention de la justice.

Ainsi que voulait dire cette visite de Lafistole à l'hôtel d'Hautefort ? . . .

Il n'y eût point pris garde, peut-être, s'il n'avait été frappé de la certitude avec laquelle Lafistole prétendait contrecarrer le mariage de Valentin.

Car ce ne pouvait être que du mariage de Valentin qu'il s'agissait ! . . .

Cet homme avait donc voulu se rapprocher de Bérengère, ou tout au moins de Clotilde.

Pourquoi ?

Et que voulaient dire ces lettres écrites par une main de femme que Valentin avait relues plusieurs fois ?

La femme qui avait écrit ces supplications, qui avait fait ces offres, était une persécutée au pouvoir de Lafistole.

Comment ?

De cela non plus la justice ne s'était pas occupée, parce qu'elle avait cru qu'il y avait là deux actions séparées, n'ayant pas de rapport entre elles.

Et Valentin était persuadé, au contraire, que ces deux actions n'en faisaient qu'une.

Ce qui les reliait, c'était cette femme, auteur des lettres.

Voilà où allaient se diriger ses recherches.

Cette femme, il fallait la découvrir, l'interroger, savoir d'elle ce qu'était ce Lafistole et pourquoi elle était aussi son esclave.

Il n'avait pas été sans être frappé — de même que Daniel — par l'écriture des lettres, par ce papier à la mode, discrètement parfumé, trahissant la femme distinguée.

Il croyait se rappeler avoir vu déjà une écriture pareille, mais il ne savait pas où.

Ah ! comme il les palpa et les retourna dans ses mains, comme il les regarda, essayant de tirer d'elles leur secret ! . . .

Qui sait si l'honneur de son père n'était pas là-dedans ? Comment faire pour l'en arracher ?

Lorsqu'il eut achevé son travail, il remit le dossier à Daniel.

— Puis-je savoir, mon cher Valentin, dit le juge d'instruction, ce qui, dans ce rapport, a attiré plus particulièrement votre attention ?

— Deux choses, monsieur d'Hautefort. Je vous le dis en toute franchise. La première, ce sont les lettres de cette inconnue. La seconde, c'est l'étrange interrogatoire que vous avez fait subir à Lafistole à l'hôpital. J'emploie le mot interrogatoire, bien qu'il n'y ait eu que des questions et pas de réponses parlées.

— Et que pensez-vous de tout cela ?

— Que si nous connaissions la femme qui a écrit les lettres, peut-être nous dévoilerait-elle bien des secrets. — En outre, je pense que Lafistole a clairement désigné son assassin comme appartenant à notre monde et habitant Orléans . . . Ce renseignement est précieux. Mes recherches ne peuvent s'égarer. Elle vont se restreindre. Je suis persuadé que je réussirai.

Il pensait :

— Ces recherches l'amèneront à reconnaître que nul autre que Séverac ne pouvait tuer Lafistole.

Le lendemain même, Valentin allait à Vilvaudran.

Il désirait refaire l'enquête de point en point par lui-même.

Puis, il savait que Clotilde et Bérengère étaient allées s'installer au château où, pendant les vacances, Daniel et Jean-Joseph n'allaient pas tarder à les rejoindre.

Il espérait avoir l'occasion de voir Bérengère.

Au château, Mme d'Hautefort n'y vint pas avec plaisir.

Elle avait remis de jour en jour sa résolution.

Elle aurait bien voulu s'éloigner du pays, quitter Orléans, ne plus rien voir de ce qui avait été témoin de la catastrophe.

Mais le moyen !

Il aurait fallu inventer des raisons.

Lesquelles ?

Un moment elle voulut se dire malade, afin d'entraîner son mari à la mer ou dans quelque ville d'eau.

Mais elle connaissait Daniel.

Il aimait Vilvaudran.

Il y reviendrait quand même, ne fût-ce que pendant la saison de chasse.

Puis, plus loin d'Orléans, elle courait d'autres dangers.

Elle ne serait pas instruite des recherches de Valentin.

Comment pourrait-elle échapper au péril d'être découverte, si elle n'était pas là pour se défendre, pour guetter les indices que le hasard jetterait sur le passage du jeune homme, pour empêcher les soupçons de naître en son esprit, pour les combattre, au besoin, d'un mot ? . . .

Car telle allait être sa vie, désormais ! Combattre sans cesse ! . . . sans jamais de calme ! sans plus jamais une minute de repos !

Elle se décida donc pour Vilvaudran !

Quinze jours s'étaient passés, à peine, depuis le meurtre de Lafistole ! Seulement, quinze jours ! . . . Ah ! . . . comme ils avaient été remplis ! . . . Et comme les angoisses souffertes les allongeaient, les centuplaient !

Elle le refit le douloureux et funèbre pèlerinage.

Elle en eut le courage.

Elle traversa le jardin, longea les pelouses, ainsi qu'elle l'avait fait le soir terrible, lorsqu'elle suivait Pierre Jourdan emportant le cadavre.

Elle prit l'avenue du parc qu'ils avaient suivie jusqu'à la route où Jourdan avait jeté Lafistole.

C'était le soir, par une nuit calme, éclairée de temps en temps par la lune que voilaient parfois des nuages, comme la nuit du meurtre.

Et elle s'arrêta longuement devant les broussailles du fossé, comme si elle avait voulu s'assurer qu'il ne restait rien là pouvant l'accuser, aucune preuve s'élevant contre elle pour lui dire :

— C'est toi ! . . .

Et pendant qu'elle était là, en cette soirée, Vilbret la regardait, appuyé contre un chêne et fumant sa pipe, Vilbret en tournée de nuit.

Le garde, surpris, ne la reconnut pas, tout d'abord.

— Tiens, une femme ! avait-il murmuré . . . Les femmes ne braconnent guère, en ce pays-ci . . .

Il faisait sombre, sous bois.

Quand la lune se dégagait des nuages, il reconnut la promeneuse et son émotion fut si forte que ses dents contractées cassèrent net le tuyau de sa pipe.

— Madame d'Hautefort ! . . .

Clotilde, baissée, considérait les broussailles.

Il n'osa se montrer, retenu par une crainte mystérieuse, comme s'il eût compris, d'instinct, que quelque chose de grave se passait à deux pas de lui et qu'il valait mieux ne pas s'en mêler.

—Qu'est-ce qu'elle regarde ?

Quand elle fut partie, lentement, les yeux à terre, comme elle était venue, il s'en alla, lui, vers les broussailles et regarda à son tour.

—C'est là qu'on a retrouvé Lafistole... dit-il, dans ces broussailles, juste au milieu... Je suppose bien que ce n'est pas la curiosité pure qui a amené ici Mme d'Hautefort, surtout à pareille heure.

Il s'éloigna troublé, réfléchissant, mais ne trouvant pas l'énigme qu'il cherchait et se contentant de répéter :

—C'est drôle... c'est drôle tout de même !

Pour rentrer, aussi, elle prit le chemin d'autrefois. Quel instinct la poussait à suivre ce calvaire.

Elle regagna le château, remonta dans les appartements.

Bérenghère était couchée ; les domestiques étaient loin, Clotilde ne craignait point de surprise.

Elle entra dans le petit salon où elle avait reçu jadis Lafistole, et d'où Lafistole était sorti sur les épaules de Jourdan.

Rien de changé...

La scène du meurtre se retraçait vivement à son imagination dans tous ses détails !

Elle s'était passée à la même heure. La même bougie, à demi consumée là-bas, sur la cheminée, avait éclairé la scène.

Sur le tapis aucune trace de sang. Elle eut beau chercher, elle ne vit rien. Cela la tranquillisa.

Elle revint dans sa chambre et, après une heure d'insomnie, sa nuit fut assez calme.

Ce fut ce même pèlerinage, dans quelques-unes de ces parties, que refit Valentin quelques jours après.

Il voulait venir à pied à Vilvaudran.

C'était ainsi qu'était venu Lafistole.

Il interrogea, dans les maisons bordant la route, les paysans que l'enquête du commissaire de police Pastourot avait désignés comme ayant indiqué sa route au caissier de M. Chavarot.

Et par des questions précises, il apprit que c'était au château même de Vilvaudran et non point au village qu'il se rendait.

—Qu'avait à faire Lafistole au château ?

Telle fut sa réflexion.

A Vilvaudran, à l'époque où Lafistole était venu, il ne se trouvait personne ; seulement le jardinier et sa femme.

Clotilde, Valentin se le rappelait, y avait fait plusieurs voyages, mais il était douteux qu'un de ceux-ci eût coïncidé avec l'arrivée de Lafistole dans le pays.

Son premier soin à Vilvaudran fut d'aller trouver Vilbret dont la déposition, trouvée au dossier, l'avait frappé

Il savait combien était grande la finesse du bonhomme. Il désirait causer avec lui. Peut-être que Vilbret avait fait d'autres découvertes. Quelle qu'elles fussent, il voulait les connaître.

Vilbret était chez lui, déjeunant debout, sur le seuil de sa maison, d'un morceau de pain et d'un morceau de fromage.

Il aimait Valentin depuis longtemps, parce que Valentin devait entrer dans la famille d'Hautefort, et que, pour le vieux garde, le monde commençait et finissait là où commençait et finissait la famille de ses maîtres.

Il éprouva pourtant un grand trouble en voyant tout à coup le jeune homme déboucher sur l'avenue qui conduisait à la garderie.

C'était, sans le vouloir, Vilbret qui avait le premier donné l'éveil à la justice en racontant qu'il avait vu M. de Séverac auprès de Lafistole.

Il n'avait rien dit de plus.

Il n'avait rien à se reprocher, mais qu'allait-il répondre à ce fils attristé et en deuil qui venait sans doute exprès pour l'interroger sur son père.

Il ferma son couteau, le glissa dans sa poche, posa son pain et son fromage sur une table.

Valentin fut bientôt auprès de lui.

Le garde lui offrit une chaise et attendit qu'on l'interrogeât.

—Vilbret, dit le jeune homme, je crois à l'innocence de mon père et je veux prouver cette innocence. Voulez-vous m'y aider ?

—Autant que je le pourrai, monsieur Valentin.

—Merci. C'est vous qui avez surpris mon père auprès du cadavre de Lafistole ?

—Oui.

—Vous n'avez dit nulle part que vous avez entendu la détonation du coup de revolver.

—Je ne pouvais le dire. Je ne l'ai pas entendue...

—Cela est étrange. Vous êtes habitué aux bruits des bois et quand un braconnier tire à l'affût le soir, fût-il à deux ou trois kilomètres, vous percevez très bien la détonation ?

—Cela dépend du vent qu'il fait, monsieur Valentin, dit naïvement le garde.

—Mais cette nuit là, vous étiez à quelques pas de mon père... la largeur de la route vous séparait à peine.

—Je n'étais pas là au moment du meurtre. Je ne suis arrivé que lorsque le meurtre était commis.

—Les gardes Blaise et Mathurin ont-ils entendu, cette même nuit, quelque détonation ?

—Oui, une seule.

—Ah ! ils ne l'ont pas déclaré à l'enquête ?

—C'était un braconnier à l'affût, du côté du château.

—Ils l'ont surpris ?

—Non. Ils ont couru, mais sont arrivés trop tard.

—Et qui vous prouve que cette détonation venait d'un braconnier ?

Le garde ne répondit pas. Pour lui, cela ne faisait aucun doute. Mais il lui était impossible de le prouver.

—Dans tous les cas, monsieur Valentin, dit Vilbret après un silence, cela partait de Vilvaudran même et non de la route. Or, c'est au bord de la route que Lafistole a été tué et non pas à Vilvaudran.

Voulez-vous me conduire au carrefour de la Croix-Saint-Jacques ? Avez-vous le temps ?

—Tout de suite. J'achève mon morceau de fromage.

Cinq minutes après ils partaient.

Le carrefour n'est qu'à une demi-lieue de la garderie.

Ils furent bientôt rendus.

Pendant le trajet, ils n'avaient pas prononcé une parole.

Le garde, poli et stylé, ne parlait jamais que lorsqu'il était interrogé.

Quant à Valentin, il pensait à son père. Il pensait à la grave mission qu'il s'était donnée. Il se demandait s'il allait réussir et s'il ne rencontrerait pas sur sa route d'insurmontables difficultés.

Au carrefour ils s'arrêtèrent.

—Expliquez-moi où vous étiez, Vilbret, quand vous avez surpris mon père. Dites-moi tout. Ne me cachez rien.

Discipliné comme un soldat, Vilbret le renseigna.

—Bien. Maintenant montrez-moi l'endroit exact où était le cadavre, dans quelle situation il se trouvait...

—Volontiers, dit le garde, et je vous dirai même tout de suite, monsieur Valentin, que je n'ai pas été sans réfléchir là-dessus...

—Pourquoi ?

—Vous voyez, monsieur Valentin, cet énorme amas de broussailles enchevêtrées ? Il y a là-dedans de quoi cacher une horde de cerfs et de biches tout entière.

—C'est vrai.

—Eh bien, Lafistole était au beau milieu de tout cela.

—Voilà qui est étrange... Personne ne voudrait s'aventurer à traverser ces épines... S'il y a eu querelle, ainsi que le veut l'enquête, entre cet homme et mon père, cette querelle s'est élevée ici où nous sommes, sur la route... et Lafistole, en recevant le coup qui l'a mortellement blessé, serait tombé dans le fossé et non là-bas, à quelques mètres, dans ces buissons inextricables.

—Je me suis tenu le même raisonnement, dit le garde.

—Et qu'en avez-vous conclu ?

—Que peut-être on avait essayé de cacher le cadavre, qu'on n'en aura pas eu le temps et qu'on l'aura abandonné là.

—Mais alors ?...

Et Valentin interrogeait Vilbret du regard.

—Alors, monsieur, dit le garde à voix basse, il est bien possible qu'on ait transporté Lafistole en cet endroit, mais qu'il ait été assassiné autre part.

—En supposant que la justice ne se soit pas trompée et que mon père soit coupable, dit Valentin après un long silence plein d'émotion, quel intérêt aurait-il eu à ne point abandonner le cadavre là où le meurtre s'était commis ?... S'il avait essayé de le cacher pour égayer les recherches, passe encore, mais il est évident qu'il ne l'aurait pas voulu... Dès l'aube, tous les passants eussent aperçu le blessé.

—Cela me semble logique... mais...

—Parlez, Vilbret.

—Ce qui est logique pour votre père reste logique également pour celui qui a commis ce crime. Quel intérêt avait-il à jeter, pour ainsi dire, ce cadavre sous les yeux du premier paysan venu passant sur la route ?

—Si ce cadavre avait été trouvé dans votre maison, Vilbret, qu'aurait pensé la justice ?

—Dam ! tout naturellement elle m'aurait accusé...

—Eh bien, n'est-il pas aussi naturel de croire que cet homme a été tué dans une maison et qu'on a voulu, en l'apportant ici, faire disparaître toute trace du crime ?

—Possible, cela, monsieur Valentin, d'autant plus que le particulier ne pesait pas lourd... Il avait l'air vidé comme un lapin.

Tout à son idée fixe, Valentin poursuivait :

LE SEUL MOYEN

Le plus court moyen pour s'éviter de cruelles souffrances, et les années qui découlent d'un séjour forcé à la maison, à la suite d'un rhume négligé, c'est de prendre dès le début du *Baume Rhumal*, c'est le seul remède jouissant d'une réelle efficacité. Il est prompt, sûr; tous les médecins le recommandent comme étant supérieur à tous les autres. Chez votre pharmacien, 25c la bouteille.

CHOSSES ET AUTRES

—On mange environ 1000 porcs par jour à Londres.

—Aux dernières élections dans l'Australie Sud, 60,000 femmes ont voté.

—Un statisticien a calculé qu'il se contracte chaque jour trois milles mariages sur toute la surface de la terre.

—D'après les lois russes il est défendu de se marier pour la quatrième fois, ou quand on est âgé de plus de 80 ans.

—A Paris on porte en ce moment des petites collerettes en brocart pompadour de soie.

—Le vert sera certainement la couleur dominante à l'automne sur tous les marchés d'Amérique.

—Aux Etats-Unis, sur 13,500,000 électeurs, 8,500,000 sont cultivateurs, éleveurs ou travaillent sur des fermes.

—L'épidémie cholérique se propage rapidement en Egypte. On signale maintenant jusqu'à 400 cas de choléra par jour, dont environ les trois quarts sont fatals.

—Les croiseurs français la *Clocheterie* et le *Dubourdieu*, doivent se rendre à Montréal, sous peu. Ce dernier, parti de New-York, pour New-Port, E.-U., doit y passer quelques jours et de là se rendre dans le Saint-Laurent avec la *Clocheterie*, actuellement à Halifax.

SI VOUS TOUSSEZ

Le *Baume Rhumal* vous soulagera et vous guérira rapidement. Tous ceux qui en ont fait usage en ont obtenu les meilleurs résultats. Les médecins eux-mêmes s'en servent et le prescrivent à leurs malades. On le vend partout 25 centins la bouteille.

—On a démolit les murs de la vieille chapelle des Ursulines, à Trois-Rivières; ces murs qui datent, dit-on, de 1689, étaient d'une solidité à toute épreuve, et il en est de même de la charpente. Les Dames Ursulines ont décidé parait-il, d'avoir la plus belle chapelle de la ville.

—Mgr Fabre, archevêque de Montréal, partira pour Rome vers la fin du mois d'août. Il a déclaré qu'il allait faire un voyage "ad limina", la règle voulant que les évêques visitent de temps à autre le Saint-Père pour le renseigner sur la situation de leurs diocèses respectifs. C'est la sixième fois que Mgr Fabre visite l'Europe.

ILS RÊVENT LA FORTUNE

Beaucoup de gens rêvent la fortune, mais bien peu font le nécessaire pour l'obtenir. Il faut, pour y parvenir, de la volonté et de l'énergie, et celui qui n'a ni la volonté ni l'énergie nécessaires pour conserver ou conquérir la santé, n'en aura jamais suffisamment pour vaincre la fortune. D'ailleurs, la santé est indispensable pour acquérir la richesse, et ceux que la maladie accable, abat ou affaïsse, n'ont pas assez de liberté d'esprit pour mener à bien leurs affaires. Guérissez-vous d'abord. Plus de bronchites, plus d'affections de la gorge, des bronches et des poumons si vous voulez jeter vos yeux sur les spéculations, le commerce ou l'industrie. Prenez d'abord le *Baume Rhumal*, et le mal parti, en avant pour les affaires! 25c partout.

L'Excès de Travail

AMÈNE

La PROSTRATION NERVEUSE

Guérison complète par l'usage de la

Salsepareille d'Ayer

"Il y a quelques années, en raison d'une attention trop soutenue à mes affaires, ma santé s'affaiblit. Je devins nerveux et il me fut impossible de surveiller mes intérêts et de plus je montrai tous les symptômes de dépérissement. Je pris trois bou-



teilles de Salsepareille d'Ayer et je commençai immédiatement à aller mieux et peu à peu mon poids augmenta de cent vingt-cinq à deux cents livres. Je crois que mes enfants seraient aujourd'hui orphelins de père si ce n'eût été pour la Salsepareille d'Ayer de laquelle je ne puis dire trop de bien."—H. O. HINSON, Maître de Poste et Planteur, Kinard's, S. C.

La Salsepareille d'Ayer

La Seule qui ait reçu une Médaille à l'Exposition de Chicago.

JEUX ET RECREATIONS

LOGOGRIPHE

Je suis un dieu tranquille,
Une échéance aussi;
Une borne immobile,
Ou la fin d'un souci.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 641

Enigme.—Le mot est : Mémoire.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le

LAIT ANTÉPHÉLIQUE

ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

CANDES, Paris

By St-Denis, 18

AUX MÉNAGÈRES

PLUS DE MINE DE PLOMB!

pour l'entretien des

*Fourneaux de Cuisine, Poêles Mobiles
Tabliers de Cheminées, Ustensiles en Tôle
Fer ou Fonte*

SUPPRESSION COMPLÈTE PAR L'EMPLOI DE LA

PATE FLAMANDE

la SEULE COMPOSITION brevetée en France et à l'Étranger

DIXIÈME ANNÉE DE

Succès prodigieux en Europe!

Vente annuelle : DIX MILLIONS de Boîtes

AGENTS DEMANDÉS

POUR CHAQUE VILLE DU CANADA OU UN SEUL POUR L'AGENCE GÉNÉRALE

Références de premier ordre exigées.

S'adresser à l'Inventeur, M^{rs} DUMOULIN & C^{ie}

44, rue du Bac, à ASNIÈRES (Seine) France.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR

de ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE

DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT

FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les

PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.

Ph^{ie} MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

.....LISEZ.....

“Le Monde”

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

“LE MONDE” s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques

(Entre La Presse et La Patrie)

LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

30, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature série et le meilleur marché entre tous.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français, Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.

Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



Deux dans une Famille. (4)

BOBAYGEON, CAN., Mai, 1895.
Un de mes enfants avait eu des attaques il y a à peu près 2 ans; alors notre Curé nous conseilla d'employer le Tonique Nerveux du Père Koenig, après lui en avoir donné 4 bouteilles, l'enfant était guéri. Puis un autre eut les mêmes attaques, et fut guéri par le Tonique. MDLE. J. THIBAUDEAU.

Patrick Barry écrit de Worcester, Mass., que sa fille souffrait beaucoup de la Danse de Saint Guy, qu'elle ne pouvait pas se servir de ses bras, mais qu'après avoir pris une bouteille du Tonique Nerveux du Père Koenig, elle devient mieux.

WASHINGTON, D.C., Sept. 1893.

Nous avons employé le Tonique Nerveux du Père Koenig durant les dernières quatre années et les cas suivants furent guéris: Trois bouteilles guérirent une jeune fille sujette trois et quatre fois par jour à des attaques Epileptiques, et ces attaques ne sont pas reparues depuis 3 ans. Une autre élève avait sept attaques ou plus par jour, mais depuis qu'elle a fait usage du Tonique, elle n'a pas eu plus qu'une attaque en trois ou quatre mois.

SCURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mois
ABONNE- Paris et Seine 50f 26f 14f
MENT Départements 56f 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO. who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

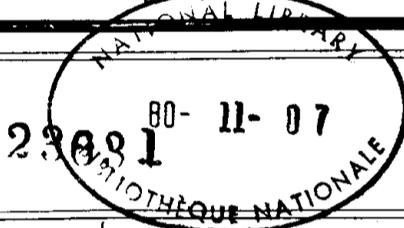
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéi-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADÉMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :

Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

U. PERREAU

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 1er août 1896

52,322

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Nous ne réussissons à faire des

Affaires actives au mois d'août

Qu'en vendant à des prix
Qu'en vendant à des prix

Au-dessous de ceux ordinairement cités.

Au-dessous de ceux ordinairement cités.

NOUS AVONS DÉCIDÉ D'ÊTRE OCCUPÉS

GRANDE VENTE ANNUELLE DE COUPONS !

Après six mois de commerce dans un grand établissement comme le nôtre, tout le monde peut s'imaginer l'énorme quantité de coupons qui restent. D'après les derniers rapports donnés par les "Shop Walkers" nous en avons des milliers et des milliers ; nous en avons plus que nous devrions en avoir, mais cela ne change pas le cas, cela l'aggrave, le grand fait reste, c'est que nous avons les coupons et il

Faut Vendre les Coupons

Et cela en deux semaines, par conséquent.

Vous y gagnerez

A Assister à la Vente de Coupons

A Assister à la Vente de Coupons

Tous les Coupons, dans tout le magasin, marchandises du printemps et de l'hiver, seront déposés sur les tables, au centre de chaque magasin, et offerts à des prix ridiculement bas. De plus, ces Coupons sont de longueurs dépareillées, variant de 1/2 à 10 verges qui nous restent de nos lignes qui se vendent le mieux dans chaque département ; ce sont des occasions rares offertes aux acheteurs.

Commencez à épargner votre argent

EN ASSISTANT A LA GRANDE VENTE DE COUPONS.....

COUPONS DE FLANELLES

A très bon marché.

COUPONS DE TAPESTRIES

A très bon marché.

COUPONS DE MOUSSELINES A RIDEAUX

A très bon marché.

COUPONS DE BRODERIES

A très bon marché.

COUPONS DE RUBANS

A très bon marché.

COUPONS DE PRELARTS

De 1/2 à 12 vgs. A très bon marché.

COUPONS DE TAPIS

De 1/2 à 12 vgs. A très bon marché.

COUPONS DE TWEED

A très bon marché.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame